Bibliothèque de S. M.
Le Roi

Palat. IV 9

L'ABBAYE
DE LUSSINGTON.

II.

II.

DE [illegible]

547822

L'ABBAYE

DE

LUSSINGTON;

PAR HENRIETTA ROUVIÈRE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR P. DE C****.

Dieu est juste; mais qui peut mesurer sa sagesse infinie? Tout ce qui est, est bien, puisqu'il règle nos destinées.

LEE.

TOME DEUXIEME.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 17.

M. D. CCCVII.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

L'ABBAYE DE LUSSINGTON.

CHAPITRE PREMIER.

Suzanne avait demandé que le mariage fût célébré avec le moins d'éclat possible ; aussi n'avait-on invité que miss Campbell, fille du ministre et amie de Suzanne, et sir Charles Godwin, ami d'Oriel, qui tous deux devaient accompagner les époux à l'autel. La cérémonie devait avoir lieu dans l'église du village ; des rubans avaient été distribués aux vassaux du marquis; mais il leur avait été défendu de se rassembler en foule à l'église.

Pour satisfaire leur impatience et leur curiosité, on leur avait promis qu'ils verraient la nouvelle épouse à l'abbaye, dans le courant de la journée.

La richesse de sa parure et de ses bijoux, l'élégance de sa livrée, l'étendue des domaines qui lui étaient donnés, ne pouvaient faire oublier à Suzanne la peine qu'elle éprouvait, ni calmer l'agitation de son cœur. La veille de son mariage, elle se retira de bonne heure dans son appartement, pour rêver encore à l'image de celui que bientôt elle devait chasser de sa pensée, et pour chercher dans son ame la force dont elle avait besoin. Elle y était à peine, que mistriss Musgrave entra, tenant à sa main une lettre

qu'un étranger lui avait apportée dans la soirée, avec ordre de la remettre à Suzanne elle-même. Suzanne, impatientée d'être distraite de ses réflexions, et croyant qu'elle ne pouvait avoir rapport qu'à son mariage, l'ouvrit aussitôt; mais combien elle était peu propre à rendre le calme à son esprit! Cette lettre était d'Osmond; elle renfermait les expressions d'un dévouement éternel.

A cette vue, Suzanne sentit son courage et ses résolutions s'évanouir. Elle arrosa de ses larmes ces caractères chéris, en lisant ce qui suit :

« Avant que votre bouche ait prononcé un serment irrévocable, qui rende l'heureux Oriel posses-

seur du bien le plus précieux ; avant qu'une lettre de l'infortuné Osmond puisse souiller la pureté de la marquise d'Oriel, souffrez que, pour la première et la dernière fois, j'adresse une prière à Suzanne Hubert !

« Je n'écris pas, Suzanne, pour excuser une passion qui désormais demeurera concentrée dans mon cœur déchiré. Oh ! pourquoi mon secret n'y est-il pas encore renfermé ? Pourquoi, dans mon égarement, ai-je offensé un objet adoré ? J'ignorerais encore que je ne pouvais mériter que son mépris ! Osmond peut-il vivre et se voir méprisé ! Non, Suzanne ne peut insulter au malheureux qu'elle a fait et qu'elle a vu suppliant à ses genoux ! — Insensé !

que vais-je faire ? Parlerai-je de mon amour ? L'amour ! ah ! quelle froide expression pour peindre le sentiment qui me consume ! Non, je viens seulement vous demander pardon de vous avoir fait connaître le cœur d'Osmond ; mais l'offense égale-t-elle la punition ? Exilé volontaire, je vais errer dans l'univers, loin de toi, Suzanne, et loin de ma patrie ; mais en quelque lieu que je respire, mon ame volera toujours autour de toi. Jamais la partie grossière de mon être ne s'offrira à tes yeux, jusqu'au moment où ce qu'elle renferme d'immortel se sera échappé de sa prison. Alors tu recevras un don, et ce don sera mon cœur glacé ! Reçois-le, Suzanne ; il était à toi pendant la vie du malheu-

reux Osmond, qu'après sa mort il soit encore à toi ! La paix alors y sera rentrée, et le son même de ta voix aura cessé de le faire tressaillir ! Ne le refusez pas, Suzanne, et conservez-le. L'urne qui le renfermera, rappellera quelquefois à votre esprit celui à qui il appartenait ; Oriel est trop généreux pour accuser les larmes que vous verserez sur lui. Recevez, Suzanne, un long, un éternel adieu ! Puisse ce triste legs vous être remis bientôt ! Les pulsations précipitées de ce cœur agité hâteront le moment de sa dissolution ; mais jusque-là tous ses mouvemens seront à toi, Suzanne, et ton nom s'échappera avec le dernier soupir

d'Osmond Lussington. »

« Grand Dieu ! » s'écria Suzanne égarée, « pourquoi permets-tu que de nouvelles douleurs viennent m'accabler ? Osmond, pourquoi as-tu tracé ces caractères qui demeureront gravés à jamais dans ma mémoire ? Pourquoi me faire sentir toute l'étendue de mon malheur ? Oh fatal mariage ! infortunée Suzanne ! et toi, noble et généreux Oriel, est-ce donc assez de t'offrir une main froide et glacée ? Je t'ai trompé. Je me suis trompée moi-même ! Oh Dieu ! dérobe-moi à tous les yeux ! arrache de mon cœur toute pensée coupable. — Que j'oublie jusqu'au nom de celui qui fait mon tourment ! Oriel, oui je serai à toi pour toujours, et mon cœur sera brisé avant qu'une pensée

offensante pour toi souille la pureté de celle que tu as choisie pour ton épouse ! Choix fatal ! — Je m'égare, » ajouta-t-elle en portant la main à son front, « oui, ma tête s'égare ; mais mon ame restera ferme. J'ai juré d'appartenir à Oriel ; je tiendrai mon serment, dût-il m'en coûter la vie ! dès ce moment bannissons toute faiblesse ! Un destin malheureux présida à ma naissance, de sinistres présages semblent me menacer, je saurai subir mon sort ! » —

A mesure qu'elle parlait, Suzanne paraissait se calmer. Elle renferma dans un tiroir de son secrétaire la lettre qu'elle venait de lire, et fit taire dans son cœur la voix qui lui rappelait Osmond.

Suzanne demeura ferme dans sa

résolution ; son courage ne l'abandonna pas. Le lendemain, lorsque, déjà parée de tous les ornemens de la toilette, elle entra dans le salon, tous les yeux se fixèrent sur elle avec admiration, comme si le rang auquel elle était près de monter eût ajouté un nouvel éclat à ses charmes.

« Bon Dieu ! » s'écria milady Benting, « quel malheur qu'Oriel se soit présenté sitôt, miss Hubert ! » — Suzanne tressaillit. — « Oui, » reprit Milady, « au lieu d'être une triste marquise, vous seriez devenue reine. » —

« J'espère, » dit le marquis en souriant, « qu'elle ne sera jamais une triste marquise, et ce nouveau titre ne l'empêchera pas d'être reine de tous les cœurs. » —

« Je ne veux régner que sur un seul, » répliqua Suzanne en s'efforçant de sourire. —

« Fort bien, » reprit Milady, « je n'aurais pas mieux dit. Qu'ajoutez-vous à cela, Oriel? » —

« Qu'Oriel sera toujours heureux de vivre sous les lois de sa chère Suzanne, » répondit-il en pressant contre ses lèvres la main de Suzanne. —

A dix heures on monta en voiture. Le calme était répandu sur les traits de Suzanne. La main du marquis tremblait lorsqu'il la lui offrit pour la conduire à sa voiture. La foule assemblée aux portes de l'abbaye les accompagna jusqu'à l'église, où un petit nombre seulement eut la permission d'entrer. La cérémonie commença.

Suzanne répondit aux questions d'usage avec modestie et dignité. L'amour et la tendresse brillaient dans les yeux de l'heureux Oriel ; ceux de la marquise annonçaient l'accomplissement de tous ses désirs. Le digne ministre ferma son livre. Le marquis pressa son épouse contre son cœur, et les voix des assistans s'élevèrent pour proclamer la nouvelle marquise d'Oriel.

En voyant Suzanne, ornée de toutes les grâces de l'esprit et du corps, devenir la compagne, l'épouse d'un homme distingué par sa naissance, sa fortune et ses éminentes vertus, qui n'eût cru voir le tableau du bonheur le plus parfait sur la terre ? Mais il est un pouvoir supérieur qui décide à son gré du sort de ses créatures ; dans

un instant il détruit les espérances de l'homme, et ravit à ses lèvres avides la coupe dans laquelle il allait se désaltérer.

La foule des paysans suivit le nouveau couple jusqu'aux portes de l'abbaye, où, pour céder à l'impatience générale, Suzanne et le marquis se montrèrent au milieu d'eux. Mais comme ce n'était pas le jour fixé pour les réjouissances, après quelques acclamations pour souhaiter à leur maître et à leur nouvelle maitresse le bonheur qu'ils méritaient, chacun se retira tranquillement.

La société de la marquise, à laquelle était venu se joindre le ministre, s'assit à un repas splendide. La joie et le contentement brillaient sur toutes les figures. Déjà

le dessert était servi ; les domestiques s'étaient retirés, et milady Benting animait la conversation par son esprit enjoué, lorsqu'un domestique rentra et remit entre les mains de la marquise douairière, une lettre apportée pour elle par un exprès. La marquise approcha d'elle une des bougies et rompit le cachet. Les yeux de Suzanne suivaient tous ses mouvemens ; mais son attention fut distraite un moment par le bruit d'un verre échappé des mains de la comtesse della Castella. Suzanne reporta de nouveau ses regards sur la marquise, et la vit dans une extrême agitation. Le cœur de Suzanne battait avec violence ; elle appuya sa main sur le bras de la marquise, sa bouche s'ouvrit pour

lui adresser la parole ; mais sa langue lui refusa son secours.

« Pourquoi vous alarmer ainsi, mon amour ? » s'écria la marquise ; « cette lettre vous intéresse, il est vrai ; mais quoiqu'elle soit de nature à vous affliger, elle ne renferme rien d'inquiétant. Lisez-la, ma chère, et rassurez-vous. » —

Le marquis se leva. — « Rasseyez-vous, Oriel, » reprit-elle, « vous n'avez rien à redouter pour votre Suzanne. » —

Il obéit ; et la marquise ayant donné à voix basse quelques ordres au domestique, celui-ci se retira.

« Oh ! laissez-moi voler vers elle ! » s'écria Suzanne en se levant et en déposant la lettre sur

la table. « Un moment de délai peut devenir fatal ! » —

« J'ai ordonné qu'une voiture fût attelée, » dit la marquise ; « nous partirons aussitôt qu'elle sera prête. » —

L'étonnement se peignit sur toutes les figures. « Une voiture ! » répéta le marquis, « à cette heure ! que veut dire tout ceci ? » —

Il était neuf heures, et c'était au mois de septembre par un tems froid. La marquise prit la lettre.

« Tout le monde sait, » dit-elle, en s'adressant à l'assemblée, « que miss Hubert est restée orpheline en naissant ; son père, officier distingué, parent de ma famille, confia en mourant un secret important à la nourrice de Suzanne, et exigea qu'il fût gardé

jusqu'à ses derniers momens. On m'apprend qu'elle est à toute extrémité, et qu'elle désire de la voir avant d'expirer. La lecture de cette lettre vous fera connaître la nécessité de ce départ. » —

Elle l'ouvrit, et lut à haute voix ce qui suit :

« Une amie de Phœbé écrit pour informer la marquise d'Oriel que cette femme respectable touche à sa dernière heure. Encore quelques instans, et Phœbé aura quitté ce monde pour toujours ! Elle demande donc que miss Hubert se hâte de venir la trouver. C'est à elle seule que Phœbé peut révéler un secret qui lui a été confié. Le plus court délai peut faire qu'il soit enseveli avec elle.

« Que rien ne retarde le départ de miss Hubert, si elle fait cas de son bonheur à venir et du repos de

PHOEBÉ. » —

« Il n'y a donc pas un moment à perdre, » continua-t-elle en repliant la lettre, « nous devons suivre cet avis. J'accompagnerai Suzanne, et vous aussi sans doute, Oriel ? » —

» Assurément, » répondit Oriel ; « les peines de Suzanne sont devenues les miennes, et je ne veux pas renoncer au droit qu'elle vient de me donner. » —

Le domestique rentra pour annoncer que la voiture était prête. Suzanne se leva ; des pleurs inondaient son visage.

« Oh Dieu ! » se disait-elle,

« quels nouveaux malheurs me menacent ! Pourquoi n'ai-je pas instruit Oriel de ma véritable situation ! Elle va lui être connue, et n'aura-t-il pas le droit de m'accuser de dissimulation, moi qui lui ai caché le secret le plus important de ma vie ! » —

Ses pleurs redoublèrent à cette idée. Le marquis la serra dans ses bras ; mais ses caresses, au lieu de calmer Suzanne, ne firent qu'augmenter l'amertume de ses réflexions.

« La nuit est froide, » dit la comtesse della Castella, en s'adressant à Suzanne, « et si vous voulez me le permettre, je vous prêterai une grande pelisse de Russie, qui vous préservera du froid. » —

« Acceptez l'offre de la comtesse, ma chère, » dit la marquise. « Je vais sonner sa femme-de-chambre pour qu'on vous l'apporte. » —

« Je vais la chercher moi-même, » reprit la comtesse, « et si miss Hubert veut m'accompagner jusqu'à mon appartement, peut-être ses esprits se calmeront-ils un peu. » —

« Allez, allez, ma chère Suzanne, » dit milady Benting, « la comtesse a raison. » —

Suzanne se disposait à suivre la comtesse, mais avant de sortir, comme si un triste pressentiment se fût emparé de son ame, elle se précipita en pleurant sur le sein de la marquise.

« Allons, Suzanne, » s'écria la

marquise, « ne pouvez-vous donc supporter un pareil événement?» —

« Je n'en ai pas la force, » répondit Suzanne d'une voix entrecoupée par ses sanglots ; « oh ! ma mère, mon amie, mon cœur semble m'annoncer quelque événement terrible ! » —

La comtesse prit Suzanne par la main et la conduisit hors de la salle. Elle se laissa guider par la comtesse, et ses larmes coulaient en abondance. Le marquis l'attendait au bas de l'escalier. Quelque tems s'écoula avant qu'il la vît reparaître. Enfin elle descendit. Elle était entièrement enveloppée dans la pelisse de la comtesse, qui la couvrait depuis la tête jusqu'aux pieds. Son mouchoir était appliqué sur ses yeux, et ses san-

glots seuls se faisaient entendre. La comtesse ne l'accompagnait pas ; le marquis courut à sa rencontre, et la conduisit en silence à la voiture. La marquise, après avoir prié milady Benting de faire les honneurs de sa maison pendant son absence, alla prendre place dans la voiture, qui s'éloigna rapidement, accompagnée par trois domestiques à cheval.

CHAPITRE II.

QUATRE chevaux vigoureux et légers traînaient la voiture ; et à une heure du matin, ils entrèrent dans le village qu'habitait Phœbé. Un domestique avait été dépêché en avant à l'auberge pour faire préparer quelques rafraîchissemens.

En entrant dans la chaise, Suzanne, accablée de douleur, avait laissé tomber sa tête sur l'épaule du marquis, et n'avait répondu aux questions qu'on lui avait faites, que par des pleurs et des soupirs, ou par quelques monosyllabes prononcés à voix basse.

A son arrivée à l'auberge, elle descendit épuisée de fatigue, en s'appuyant sur la main du marquis. Une servante était dans le vestibule. Suzanne lui dit quelques mots à l'oreille, et quittant le bras du marquis, elle la suivit dans une chambre. Le marquis et sa mère entrèrent dans le parloir préparé pour les recevoir. Un long intervalle s'écoula, et Suzanne ne paraissait point. Ses amis, inquiets de son absence, supposaient qu'elle s'abandonnait à ses larmes. La marquise fit appeler la servante qui l'avait accompagnée, et lui dit de lui montrer la chambre où elle avait conduit la jeune dame.

«Volontiers, Milady,» répondit celle-ci; «mais la jeune dame n'est pas ici.» —

« Elle n'est pas ici ! » s'écria le marquis. « Où donc est-elle allée ? » —

La servante l'ignorait.

« Assurément, » poursuivit le marquis, « elle ne peut avoir été trouver sa nourrice, sans nous en avoir informés. Elle doit être encore dans cette chambre. » —

« La jeune dame n'y est restée qu'un moment, » répliqua la servante, » et, si je ne me trompe, elle est sortie de la maison. » —

« Bon Dieu ! » s'écria la marquise, « la pauvre enfant, sans faire attention à l'heure et au danger qu'elle court, se sera hâtée d'aller trouver son amie expirante ! » —

« Le village est tranquille, Madame, » reprit la servante ; « et,

quoique seule, cette dame est en sûreté. » —

« Où est la maison de Phœbé? » demanda le marquis à sa mère; « je vais m'y rendre sur-le champ. » —

« C'est la dernière à gauche, » répondit la servante.

Le marquis sortit en disant à sa mère de prendre quelques rafraîchissemens, et d'envoyer un de ses gens pour l'accompagner, afin qu'il pût la faire avertir, s'il était nécessaire qu'elle vînt.

Il trouva bientôt la maison qui lui avait été indiquée; mais au silence qui y régnait, il crut se tromper. Il frappa cependant à la porte. Personne ne répondait. Il frappa de nouveau; toujours même silence.

« Assurément je me suis trom-

pé, » se dit-il. — En ce moment, William, domestique de sa mère, arriva. Plusieurs fois il avait accompagné la marquise lorsqu'elle venait visiter les bons habitans de la chaumière. « Est-ce bien la maison de Phœbé? » demanda le marquis. —

« Au nom de Dieu! » cria une voix de femme qui partait d'une fenêtre, « qui frappe ainsi? » —

« Ouvrez la porte sur-le-champ! » —

« Allez, on ne vient pas à cette heure déranger de leur lit les gens tranquilles. » —

La fenêtre allait se fermer. — « De grace, ma bonne femme, » reprit le marquis d'une voix plus calme; « ouvrez-moi la porte. Il faut que je voie à l'instant

Phœbé et miss Hubert. » —

« Vous ne pouvez voir Phœbé maintenant, » répondit la même voix ; « quant à miss Hubert, elle est à l'abbaye de Lussington. » —

« Femme, » s'écria le marquis furieux, « je vous ordonne d'ouvrir la porte sur-le-champ. Je suis le marquis d'Oriel ! » —

« Oh bon Dieu ! qu'ai-je fait ! Je descends à l'instant ; mais êtes-vous bien le marquis d'Oriel ? » —

« Si Milord veut me le permettre, » dit William, « je lui parlerai. C'est Mary ; je reconnais sa voix, et je suis sûr qu'elle reconnaîtra la mienne. » —

« Imbécille, » dit le marquis avec humeur, « pourquoi n'as-tu pas parlé plutôt ? Tu aurais mis fin à tout ce verbiage. » —

William adressa la parole à Mary, qui se rassura aisément. — « C'est monsieur William. Milord Oriel est sûrement avec lui. Je vais allumer une chandelle pour vous ouvrir. » —

« Eh quoi ! » dit le marquis, « dans la maison d'une femme expirante, il n'y a pas une lumière. Peut-être est-elle déjà morte. Mais alors, quelle doit être l'affliction de ma pauvre Suzanne ! » —

En ce moment, il entendit ouvrir la porte.

« Elle est encore fermée à plusieurs tours ! Voilà qui est étrange ! » se dit-il.

Hume, le valet favori du marquis, était venu joindre son maitre. La porte s'ouvrit, et Mary parut dans un *négligé*, sans doute à son

avantage, puisque le fidèle Hume qui, semblable à son maître, avait méprisé les beautés des pays qu'il avait parcourus, ne put résister aux charmes qu'il apercevait.

« Puis-je entrer dans la chambre de Phœbé ? » demanda le marquis. —

« Oh non, Milord, » répondit Mary ; « la pauvre femme dort profondément. » —

« Je suis bien-aise de ce que vous me dites ; mais informez, je vous prie, miss Hubert que je suis ici. » —

« Je vous ai déjà dit, Milord, que miss Hubert est à l'abbaye de Lussington avec la chère milady Oriel. » —

« Eh quoi ! » s'écria le marquis avec étonnement, « n'est-elle pas

venue ici cette nuit même, quelque tems avant moi ? » —

« Eh qui aurait pu l'amener ici cette nuit ? Elle ne vient jamais que vers le mois de mai ou d'octobre. » —

« Comment, » répliqua le marquis dont l'étonnement redoublait, Phœbé n'est-elle pas très-mal ? N'a-t-elle pas envoyé un exprès à l'abbaye pour appeler miss Hubert auprès d'elle ? » —

« Malade ! — Un exprès ! Non assurément ; elle se porte fort bien, Dieu merci, la pauvre femme ! Seulement, elle crie par fois un peu, selon son ancienne habitude, et alors elle a mal à la tête. » —

« Oh Suzanne ! ma chère Suzanne, » s'écria le marquis déses-

péré ; « où es-tu maintenant ? Car sans doute vous me dites la vérité. » —

« Pour tout au monde je ne voudrais pas tromper le fils de notre chère lady Oriel, » répondit Mary, alarmée à son tour. —

« Quelle est donc cette infernale machination ? Quel peut en être l'auteur ? » —

A ces mots, il s'éloigna précipitamment, et revola vers l'auberge.

« Que le ciel ait pitié de lui, » s'écria Mary, « sa tête semble égarée. Quest-ce donc que tout ceci, M.r William ? » —

Mais William ne pouvait s'arrêter. Hume lui répondit que, si elle voulait le permettre, il viendrait le lui dire le lendemain.

« Assurément, » reprit-elle ; « j'aurai toujours grand plaisir à voir quelqu'un des gens de la chère lady Oriel. » —

Le marquis arriva à l'auberge où l'attendait une nouvelle scène de douleur. Il était peu préparé au coup qui le menaçait. Lorsqu'il entra dans le vestibule, un domestique, dont les traits annonçaient la terreur et l'effroi, vint à sa rencontre.

« Que je suis aise de voir Milord de retour, » s'écria-t-il ! « Oh milady ! — Milady ! » —

« De qui voulez-vous parler ? » —

« De milady votre mère, Milord ; elle est expirante ! » —

« Expirante ! » répéta le marquis

en se précipitant dans le parloir.—

En entrant, il vit sa mère dans une violente convulsion. La marquise était soutenue par l'hôtesse et quelques domestiques de l'auberge qui lui frottaient les tempes avec des spiritueux, et s'efforçaient de lui enlever un papier qu'elle tenait fortement serré. Accablé, par les événemens qui s'étaient succédés avec tant de rapidité, il saisit dans une espèce de transport la main de sa mère, et en arracha le papier froissé. Aussitôt la marquise fit entendre ces mots entrecoupés.

« Suzanne ! — Oriel ! — O douleur ! » et ses mouvemens convulsifs redoublèrent.

« Où est-elle ? » demanda le marquis dans un égarement sem-

blable à celui de sa mère ; « où est ma Suzanne ? » —

Personne ne répondait ; mais leurs regards annonçaient qu'on ne pouvait l'instruire de son sort. Il ouvrit machinalement le papier, sans penser qu'il pût être de quelqu'importance et la cause de l'état dans lequel il trouvait sa mère. Mais quelle fut son agitation en reconnaissant des caractères tracés par la main de Suzanne ! Ses yeux les dévoraient avidement. A peine eut-il achevé cette fatale lecture, que le papier échappa de ses mains défaillantes ; la pâleur de la mort se répandit sur ses traits, une sueur froide inonda son visage ; ses forces l'abandonnaient, lorsque Hume entra et le retint dans sa chute.

Et quel amant n'eût pas succombé, en voyant, écrite par la main de celle qu'il adorait, la lettre adressée par Suzanne à la marquise ?

« Une fatalité que je ne puis éviter me poursuit et m'entraîne. Je dois me soumettre à sa force irrésistible. J'ai payé vos bontés par la dissimulation et l'hypocrisie. Je suis déchue à mes propres yeux, aux vôtres, à ceux du monde ! Phœbé même, dont le nom a servi à l'exécution de mon plan, détestera celle qu'elle regardait comme digne de son estime. Et vous, ma noble bienfaitrice, vous, qui fûtes pour moi plus que la mère la plus tendre, n'accablerez-vous pas aussi de votre mépris la coupable Suzanne ?

« Oh non ! que votre cœur bon et généreux me défende encore près d'Oriel ! Qu'il accuse le destin seul, et non Suzanne ! Dites-lui que celle qu'il honora de son nom y renonce aujourd'hui ; le lien qui nous unissait l'un à l'autre est rompu pour jamais !

« N'essayez pas de me retrouver ; vos recherches seraient vaines. Ce pouvoir invisible qui me poursuit achèvera mon sort. Il m'entraîne dans les ténèbres qui ont environné mon berceau, et m'enlève au monde pour toujours.

« Ma mère, mes amis, et vous aussi, Oriel, vous, si digne d'un destin plus heureux, recevez mes derniers adieux ! Vos noms chéris demeureront gravés dans mon cœur, jusqu'à ce que la tombe me

reçoive dans son sein paisible !

« Encore une fois adieu ! Nous ne nous reverrons plus dans ce monde ! Oubliez, oubliez la malheureuse

SUZANNE. » —

Oriel revint le premier de l'horrible stupeur causée par cette lettre. Il la relut ; il ne pouvait en croire ses yeux, et demanda comment elle était parvenue entre les mains de la marquise. On lui apprit qu'elle avait été trouvée, ainsi que la pelisse qui enveloppait Suzanne, dans la chambre où elle s'était fait conduire à son arrivée. La servante, croyant que c'était un oubli, les avait apportées à la marquise.

Oriel examina encore une fois

le contenu de cet écrit déchirant. Il n'était que trop sûrement tracé par la main de Suzanne ; c'était son style ; et sa fuite n'était-elle pas une preuve évidente qu'elle même avait écrit cette lettre ? Cependant le marquis en doutait encore.

« Ne pas te chercher ! » s'écriait-il en la parcourant ; « ne pas chercher ma Suzanne ! Pour la retrouver, j'irai à l'extrémité de l'univers ! — Quel est donc ce mystère qui présida à ta naissance ? — Ces ténèbres qui environnèrent ton berceau ? — Ce destin qui te poursuit ? — Non, la fourberie n'était pas dans ton cœur. Tu es tombée dans quelque piége secret, mais Oriel t'en arrachera, ou périra dans l'entreprise ! » —

L'infortunée marquise, rappelant enfin ses esprits affaiblis, leva sur son fils ses yeux languissans; et, voyant l'égarement qui se peignait dans ses regards, elle versa un torrent de larmes qui soulagèrent son ame oppressée. La fatale lettre était encore dans la main d'Oriel, il s'en frappait alternativement le front et la poitrine. La marquise demanda qu'on la laissât seule avec son fils; et alors, s'étant jetée dans ses bras, elle lui demanda pardon de lui avoir caché des secrets que souvent Suzanne avait voulu lui révéler. Elle fit alors le récit de tout ce qu'elle savait, et de tout ce qui s'était passé depuis qu'elle avait rencontré Suzanne.

« Fatal secret ! » s'écria-t-elle

en se tordant les mains, « moi seule ai voulu le garder ! Si j'eusse cédé à ses instances, ce terrible événement n'aurait sans doute pas eu lieu. Oriel ! pourrez-vous pardonner à votre mère, à votre Suzanne ? Mais Suzanne n'est pas coupable. Mon cœur me dit qu'elle est la victime innocente et malheureuse de ce pouvoir caché qui la menaçait dès son berceau, et dont la vengeance la poursuit après que son secret est découvert. Cet écrit même ne peut suffire pour me convaincre. Quoiqu'elle semble s'accuser elle-même, je ne puis la croire coupable. Cherchez-la, découvrez-la, sauvez la de la destruction ! Oh ! Dieu, » poursuivit-elle d'une voix altérée, « la vie de Suzanne serait-elle en dan-

ger, si le secret de sa naissance est découvert? Cette bourse, ce papier qu'elle renfermait, ses craintes lorsqu'ils lui furent enlevés, tout me fait trembler! Courez, Oriel; volez au secours de Suzanne, et arrachez-la au péril qui la menace! » —

En moins d'une heure, tout le village fut éveillé par les domestiques d'Oriel et ceux de l'auberge. Les paysans apprenant que Suzanne, épouse du marquis, avait été enlevée par quelque scélérat, témoignaient tous le desir d'aller à sa poursuite. Le nom d'Oriel, connu dans le voisinage de l'abbaye par sa grandeur et ses vertus, suffisait pour leur inspirer un noble enthousiasme. Mille guinées furent promises à celui qui pourrait

donner des nouvelles certaines de Suzanne. Chacun, excité par l'espoir d'obtenir la récompense promise, et de rendre au marquis un service essentiel, prit un chemin différent. Les gardes des barrières furent interrogés, les auberges, les chaumières visitées, les routes et les chemins de traverse parcourus; mais toutes les recherches furent inutiles, aucun indice ne pouvait faire découvrir Suzanne. Les gardes des barrières déclarèrent n'avoir vu passer aucune voiture, ni personne qui pût attirer leur attention. Vers le milieu du jour suivant, les paysans revinrent harassés de fatigue pour prendre de nouveaux ordres. Le marquis lui-même, malade, accablé de douleur, revint près de sa mère

inquiète, et ses propres tourmens redoublèrent ceux auxquels la marquise était en proie.

Des avis furent envoyés de tous côtés. On y dépeignait Suzanne dont l'habillement sur-tout était remarquable, puisqu'elle portait encore la même robe qu'elle avait au moment de son mariage. Mais cette nouvelle tentative fut aussi vaine que les premières recherches.

Un exprès avait été dépêché à l'abbaye, dans l'espérance vague que Suzanne y serait retournée. Elle n'y avait pas reparu depuis le moment de son départ.

Milady Benting, surprise, affligée au récit de l'exprès, fit répandre cette nouvelle parmi les vassaux du marquis, avec ordre de faire des perquisitions dans tout

le voisinage. Après avoir pris ces précautions, elle monta en voiture, pour se rendre auprès de ses amis, laissant la comtesse della Castella chargée du soin que lui avait confié la marquise. Ses postillons firent tant de diligence, qu'en moins de trois heures elle fut rendue à l'auberge du village, où elle pressa dans ses bras la marquise désolée. Le baume consolateur de l'amitié adoucit la douleur de cette tendre mère; les efforts de milady relevèrent sa tête courbée sous le poids de l'affliction, et lui firent retrouver la force d'attendre avec calme les secours de la Providence.

Quatre jours après son départ de l'abbaye, Oriel, qui s'en était éloigné au comble du bonheur,

y revint malheureux, désespéré. Il renouvela ses recherches, mais inutilement. Aucun rayon de lumière ne pouvait guider ses pas. La marquise proposa de visiter son appartement, afin de voir si sa fuite avait été préméditée, et si quelque papier pourrait aider à de nouvelles recherches.

Le marquis accueillit cet avis avec empressement, saisissant tout ce qui pouvait lui offrir quelque lueur d'espérance; et mistriss Musgrave, qui en avait les clefs, fut appelée pour ouvrir la chambre et le secrétaire de Suzanne.

Tout fut ouvert et examiné. Rien n'avait été enlevé de sa garde-robe, ni de son linge, ce qui annonçait clairement que Suzanne n'avait fait aucun préparatif pour

sa fuite. Mistriss Musgrave indiqua le tiroir secret dans lequel sa jeune maîtresse avait coutume de renfermer son argent et ses papiers. La clef lui en avait été remise pendant que Suzanne faisait sa toilette pour se rendre à l'église le jour de son mariage. On n'y trouva que quelques notes insignifiantes, et la lettre d'Osmond que dans son agitation Suzanne y avait déposée. Dans un autre tiroir était renfermée une somme considérable qui lui avait été donnée par le marquis la veille de son mariage. Une boîte d'ivoire contenait ses bijoux. Rien n'en avait été distrait, la somme était intacte, et cette nouvelle preuve démontrait que la fuite de Suzanne n'avait pas été préparée par elle.

Le marquis s'empara de la lettre avec avidité. Il pâlit, en reconnaissant sur l'adresse l'écriture d'Osmond. Mille souvenirs s'offrirent à sa pensée ; la fureur et le desir de la vengeance semblèrent entrer dans son ame. Il ouvrit cette lettre, et ce qu'elle contenait n'était pas de nature à calmer ses esprits.

« C'est Osmond ! » s'écria-t-il d'une voix étouffée par la colère, « c'est Osmond ! Le lâche ! il m'a ravi le bien le plus précieux ! Il a payé mes bontés de l'ingratitude la plus noire ! Il a égaré l'imagination de Suzanne ! Par ses noirs artifices, il nous a plongés dans l'abyme du malheur ! —Mais non, » ajouta-t-il après un moment de silence, « Suzanne ne

peut avoir été la dupe de ses desseins perfides ! Non ; quelque complot infernal a été imaginé pour l'arracher de mes bras. Peut-être maintenant il la traîne à sa suite dans quelque coin du monde, où elle implore vainement la générosité de son lâche ravisseur ! Peut-être elle demande à être rendue aux bras de son époux désolé ! Oui ; je déjouerai les projets infames du perfide ! Je la découvrirai ; fût-elle même cachée au fond de son cœur, mon bras s'y fraiera un passage ! » —

Malheureusement, le dessein qu'avait montré Osmond de quitter le royaume, et le tems qu'il avait choisi pour son départ, semblaient justifier les soupçons d'Oriel ; sans cela, il eût chassé une idée dés-

honorante pour Osmond et pour lui-même. Il se rappelait avec quelle avidité Osmond écoutait tous les détails renfermés dans les lettres de la marquise sur le compte de Suzanne, son empressement à revenir en Angleterre, l'admiration qu'il laissa éclater en la voyant. Ce qui frappa le plus Oriel, fut cette visite faite par Osmond à l'abbaye, où il ne s'était arrêté qu'un moment, pendant lequel Suzanne convenait de l'avoir vu. Il conjectura que le plan exécuté par Osmond avait été conçu le jour même où la marquise avait instruit Suzanne du dessein de son fils.

Ces pensées, qui se pressaient en foule dans l'imagination du marquis, ne lui permettaient pas

de réfléchir froidement. Il relut la lettre de Suzanne, et toujours poursuivant la même idée, il déclara que cette lettre avait été forgée par Osmond. Quelques traits, en effet, rendaient cette assertion probable; chacun semblait partager son opinion, lorsque milady Benting dit en faveur d'Osmond, pour qui elle montrait beaucoup d'estime, tout ce qui pouvait éloigner de lui une accusation aussi odieuse. Elle compara la lettre avec des notes écrites par Suzanne, pour prouver que la même main l'avait tracée. Elle serait parvenue à dissiper l'orage qui s'élevait sur la tête d'Osmond, si la comtesse della Castella n'eût réfuté ses argumens avec tant de véhémence, qu'Oriel, sans cher-

cher à discerner la vérité, se leva, demanda ses chevaux, et partit pour Laurel-Grove, demeure du père d'Osmond, afin d'apprendre de lui quelle route avait prise son fils, et de le poursuivre sans relâche.

CHAPITRE III.

Le marquis, impatient de mettre son projet à exécution, pressait son cheval avec vigueur. En peu d'heures, il fut rendu à Laurel-Grove. En entrant dans le vestibule, il vit plusieurs malles et paquets tout cordés qui paraissaient préparés pour un long voyage. Il apprit avec une sorte de joie que c'était le bagage d'Osmond, dont le départ avait été retardé par une indisposition survenue à son père; mais, comme M.r Lussington était beaucoup mieux, le domestique dit au marquis que son jeune maître devait partir le lendemain matin.

Oriel ne voulut pas se faire an-

noncer, mais il se rendit dans un cabinet où se trouvait son cousin. La porte était entr'ouverte, et le marquis, avant d'entrer, vit celui qu'il cherchait occupé à écrire. Osmond, en ce moment, disait un dernier adieu à l'homme qui venait l'accuser du crime le plus bas. Son front paraissait assuré; mais sa figure pâle et ses yeux languissans annonçaient la mélancolie de son ame. Ces regards où se peignait l'abattement, et où naguère brillaient la joie et la santé, suspendirent pour un moment la fureur du marquis.

« Me serais-je trompé, » se dit-il, « ou serait-ce le remords qui altère ses traits? » —

Il ouvrit la porte. Osmond leva la tête.

« Oriel ! » s'écria-t-il d'une voix qui exprimait la surprise. Une vive rougeur vint colorer ses joues. Il tendit la main ; mais le tremblement qui s'empara de lui l'obligea à la retirer. Le marquis l'observait, et croyant voir en lui dans ce moment l'embarras d'un coupable :

« Je ne me suis pas trompé ! » s'écria-t-il ; « ses traits portent l'empreinte de son crime ! » —

Osmond entendit ces paroles ; mais ne croyant pas qu'elles pussent s'adresser à lui, et revenu de l'émotion causée par la vue de son heureux rival, il se leva et vint à sa rencontre.

« Oses-tu bien m'approcher ? » s'écria le marquis avec fureur ; « oses-tu venir au-devant de l'homme que tu as si vivement offensé ? » —

« Oriel ! » répéta Lussington étonné, en le regardant fixement sans savoir que penser de cette apostrophe.

« N'es-tu pas confondu, lâche ? » —

Osmond frémit. C'était la première fois qu'il entendait joindre à son nom une pareille épithète. Il ne put prononcer que ces mots : — « Oriel ! Marquis ! » —

« Oui, je le répète ; tu es le plus infame des lâches ! » —

Le visage d'Osmond s'enflamma. Il fit un pas en avant ; mais certain de n'avoir pas mérité un nom aussi révoltant, il reprit sa première position.

« Si je ne réponds pas à un pareil langage, » dit-il, « c'est que rien ne l'autorise. Sans doute

votre raison est dérangée, je pardonne à votre égarement. » —

« Misérable ! » s'écria le marquis, « n'as-tu pas détruit mon repos ? empoisonné mon bonheur ? séduit ma Suzanne, mon épouse ? » —

« Suzanne ! Elle est donc votre épouse ? » dit Osmond d'une voix défaillante en appuyant sa tête contre la muraille. Osmond n'avait pas encore acquis la certitude de ce mariage.

« Osmond, » poursuivit le marquis, « comment avez-vous pu vous résoudre à déchirer mon cœur ? Le remords est-il entré dans votre ame ? — Toujours le crime se trahit ! Voyez, » continua-t-il en tirant de sa poche la lettre d'Osmond, « elle a guidé mes pas

vers un homme qui fut mon ami, et qui aujourd'hui a terni la pureté de Suzanne et l'honneur du nom de Lussington. — » Dans sa fureur il foula cette lettre aux pieds; puis tout-à-coup la repoussant loin de lui : — « Mais ta mort, » ajouta-t-il, « me vengera de ton crime. » —

Osmond souleva sa tête appesantie. La pâleur de la mort était répandue sur ses traits; ses genoux tremblans ne pouvaient le soutenir, il tomba sur une chaise qui se trouvait près de lui.

« Si ta lâcheté n'égale pas ta perfidie, » continua le marquis, « suis moi. Je veux bien t'accorder les droits qui appartiennent à un gentilhomme. » —

« Vos reproches sont injustes,

Oriel, » dit Osmond d'une voix étouffée ; « mais si vous croyez que je vous ai offensé, prenez ma vie ; je bénirai le coup qui m'enlèvera une existence importune. » —

« Crois-tu donc Oriel un assassin ? » répondit-il avec fureur ; « quoique tu ayes détruit mon bonheur, je veux me venger dans un combat approuvé par les lois de l'honneur. » —

« Oriel, » s'écria Osmond avec l'accent de la douleur, en élevant sur lui des yeux languissans, « c'est vous qui avez détruit le mien. Avant que Suzanne occupât dans ton cœur une autre place que celle que lui assignait l'amitié, le mien brûlait pour elle de l'amour le plus tendre. — Avant de

le connaître, mon cœur était à elle ! Aujourd'hui que tu possèdes ce trésor, qui seul m'eût fait attacher du prix à la vie, lequel de nous deux a le droit de se plaindre ? » —

Les expressions et les regards d'Osmond semblèrent, pour un moment, calmer la fureur du marquis. Mais, bientôt après, il reprit : —

« Pourquoi donc n'avoir pas fait cet aveu lorsqu'il n'avait rien de déshonorant pour moi ? —Mais je perds un tems précieux. Où est ma Suzanne ? Fais-moi connaître le lieu où tu l'as cachée, ou sinon je saurai bien t'arracher ton secret ! » —

« Cachée, » répéta Osmond. « Qui ? » —

« Conduis-moi près d'elle à l'instant. Dans trois heures nous nous reverrons. Je t'accorde ce tems pour mettre ordre à tes affaires. » —

« Je n'ai point d'arrangemens à prendre. Près de faire un long voyage, j'avais mis ordre à tout. Rien ne m'empêche donc de vous suivre à l'instant. Mais auparavant, Oriel, écoutez-moi. Je ne conçois rien à vos discours. Je devine seulement qu'ils sont relatifs à miss Hubert; et quelque durs que soient vos procédés, ils ne peuvent étouffer dans mon cœur le respect, la reconnaissance et l'amitié que je dois à celui qui a guidé mes premiers pas dans le monde. Je vous suivrai par-tout où vous voudrez; mais, j'en atteste

le ciel, aucune provocation ne me déterminera à lever mon bras contre vous ! » —

« Lâche ! » s'écria le marquis, « l'honneur est donc mort dans ton ame ? » —

« Cette insulte ne peut m'irriter. Le sang des Oriel coule dans mes veines, et vous savez si la lâcheté peut leur être reprochée. » —

« Rien ne peut donc ranimer en toi cet honneur dont tu t'enorgueillis, misérable ? Mais où est ma Suzanne, mon épouse, que tes cruels artifices ont arrachée de mes bras, lorsqu'elle était à peine à moi ? » —

La vérité s'offrait enfin aux yeux d'Osmond, et il ne s'étonna plus du délire de son ami. Pénétré d'horreur de se voir accusé d'une

action aussi noire, il s'efforça de démontrer à Oriel l'injustice de ses soupçons.

Avec la franchise d'un homme qui n'avait à rougir de rien, il pria le marquis de l'écouter avec attention. Alors, lui laissant voir son ame à découvert, il lui apprit tout ce qu'il avait éprouvé pour Suzanne, depuis l'instant où il l'avait vue jouant sur le tapis avec son chien, jusqu'au moment présent.

« Oui, » ajouta-t-il, « j'ai aimé Suzanne; je l'aime encore jusqu'à l'idolâtrie. Mais Suzanne à mes yeux est un objet sacré. Jamais, dans ma pensée même, je n'ai offensé celle que mon cœur avait choisie; j'ai pu porter envie au mortel heureux qui allait la pos-

séder ; mais le trahir, jamais ! » —

Oriel prêta d'abord peu d'attention au discours d'Osmond ; mais ensuite la force de la vérité prévalut, et il demeura convaincu de l'injustice de ses soupçons. Lorsqu'Osmond eut cessé de parler, le marquis, honteux de lever les yeux sur un homme qu'il avait insulté si gravement, tomba sur une chaise, et se couvrit la figure de ses mains. Osmond, témoin des remords de son ami, et trop généreux pour ne pas oublier l'offense à cause du motif, passa affectueusement son bras sous celui du marquis, et s'assit auprès de lui.

« Oriel, mon ami, » lui dit-il, « effacez de votre esprit l'impression que cette scène désa-

gréable y a produite. Rappelez tout votre courage et votre raison pour vous guider dans une circonstance aussi difficile. Nous irons ensemble à la recherche de Suzanne. — Nous parcourrons l'univers, s'il le faut, pour la retrouver. Osmond bravera les mêmes dangers qui menacent Oriel : il partagera les chagrins de son cœur déchiré. Du courage, mon ami, et si la Providence permet que nous retrouvions Suzanne, je jouirai du seul bonheur que je puisse espérer, du bonheur de vous voir réuni à celle dont vous êtes si digne, et de punir les misérables qui l'ont si indignement arrachée de vos bras ! » —

« Noble et généreux Osmond, » s'écria le marquis ; « oui, tes

vertus honorent le nom de Lussington ! Mais pourras-tu pardonner... » —

« Que parles-tu de pardon ? Je ne puis accuser ton cœur égaré. Le mien partage les tourmens que tu endures. » —

Satisfait de trouver Osmond innocent du crime dont il l'avait accusé, Oriel cependant n'en était que plus malheureux. Il se reprochait amèrement sa conduite offensante ; il regrettait de n'avoir pas cru au jugement de milady Benting. Osmond se sentit pénétré de reconnaissance en apprenant qu'il avait trouvé en elle un défenseur généreux.

Le voyage d'Osmond, fixé au lendemain, fut suspendu. Oriel l'accepta avec plaisir pour son

compagnon dans la recherche qu'il allait entreprendre. M.r Lussington, à qui ce projet fut communiqué, approuva hautement la conduite de son fils, et les deux amis prirent ensemble la route de l'abbaye, pour savoir si l'on aurait reçu quelque nouvelle qui pût diriger leur poursuite.

CHAPITRE IV.

En apprenant qu'Osmond n'était pas coupable de la disparition mystérieuse de Suzanne, et qu'il voulait accompagner le malheureux Oriel, la marquise éprouva toute la joie dont son triste cœur était susceptible, et sentit le prix de son attention généreuse.

« J'avais donc raison de vanter la noblesse du caractère d'Osmond! » dit milady Benting. « Cependant je soupçonnais... » —

« Eh quoi, Milady? » demanda Osmond en rougissant. —

« Ce que votre lettre m'a prouvé, » lui dit elle à l'oreille. « Mais,

ajouta-t-elle à haute voix, « j'aurais parié ma vie que vous étiez incapable de manquer à l'honneur.

Chacun était bien convaincu de la vérité des paroles de milady, et Osmond fut obligé d'entendre le marquis répéter ce qui s'était passé entr'eux. Oriel exagérait tellement ses torts et donnait à la conduite de son cousin des éloges si marqués, que celui-ci, pour éviter l'expression de sa reconnaissance, fut obligé de sortir du salon.

Plusieurs semaines se passèrent dans la même incertitude. Rien ne pouvait faire découvrir les traces de Suzanne. Des avis avaient été envoyés dans tous les ports de mer, des récompenses promises ; mais toutes ces mesures avaient été

infructueuses. Craignant, s'ils quittaient l'abbaye, de perdre l'occasion d'apprendre quelque heureuse nouvelle, Oriel et Osmond n'osaient s'en éloigner. Ils attendaient donc de jour en jour, jusqu'à ce que l'espérance les eût abandonnés.

La comtesse della Castella étant la seule personne qui ne fût pas vivement affectée, remplaçait la marquise dans le détail des soins domestiques. Milady Benting, qui elle-même aurait eu besoin de consolation, cherchait à soulager la douleur de son amie.

Un domestique vint un jour informer le marquis d'un événement extraordinaire qui avait eu lieu sur le rivage, entre Milford et Pembroke, à peu de milles de

l'abbaye ; il ne pensait pas qu'il pût être relatif à sa jeune maîtresse : cependant, comme il s'était passé le lendemain de sa disparition, il croyait prudent d'en informer son maître.

Avec l'avidité d'un condamné qui espère sa délivrance, le marquis attendait le récit du domestique. La famille se serra autour de lui ; c'était un bon irlandais qui, dans le langage de son pays, commença son histoire en ces termes :

« Comme il était indifférent que nous prissions un chemin ou un autre, pourvu que ce fût le bon, je partis seul avec Lloid, un des gens de votre Seigneurie, et des plus braves garçons du pays, sans faire tort à personne. Nous par-

tîmes donc, comme je disais, et nous arrivâmes sans bruit et par hasard dans un endroit qu'on appelle, je crois, *Pembroke*. C'est un lieu sauvage et stérile, semblable à la caverne d'Allen. Oh! ma chère patrie!... » —

« Laisse-là ta chère patrie, ta caverne d'Allen, et continue, » s'écria Osmond. —

« Nous arrivâmes donc à Pembroke, et nous entrâmes dans une petite maison semblable à une cabine suspendue sur l'eau. Nous avions besoin de boire quelque chose qui pût chasser le froid de notre estomac, et grace à votre Seigneurie, nous avions assez d'argent pour satisfaire ce besoin. On nous fit entrer dans une petite chambre. La mer était si mau-

vaise, que les vagues entraient par la fenêtre, et que nous étions tout mouillés. Si vous aviez vu cette tempête, vous en auriez été effrayé. » —

« Fais-nous grace d'une description de tempête, » dit le marquis; « achève ton récit, sans embellissemens. » —

« Je voulais seulement dire à votre Seigneurie que je n'aurais pas vu tout cela, si je n'avais été là moi-même. — Où en étais-je donc? — Ah! nous étions mouillés par les vagues, lorsque je vis balotté sur l'eau quelque chose qui ressemblait à nos bateaux pour la pêche du hareng en Irlande. — « J'aime mieux que ces gens-là soient là que moi, » s'écria Lloid. » — Ma bonne dame, » dit-il

en s'adressant à l'hôtesse, petite femme fort gentille et fort honnête ; « que font-ils donc là par un si mauvais tems. Je ne voudrais pas être à leur place. — « Ils pêchent, » répondit-elle. — « Ils pêchent ! » dit Lloid. » — « Oui ; ils sont accoutumés à ce tems-là. » — Je dis à mon tour : — « Oh ! oui, le cuisinier en dit autant quand il écorche les anguilles toutes vivantes. » —

« Que le ciel te confonde, » s'écria Osmond. —

« Je continue, et je tâcherai de ne pas impatienter votre Seigneurie. — « Assurément, » dit Lloid, « ils n'ont pas coutume de sortir quand le tems est si mauvais. » — Oh ! mon Dieu si, » dit la femme, « et quelquefois ils vont loin. Il y

a quelques semaines qu'un bateau comme ceux-là a mené loin de la côte deux passagers, et la mer était bien plus mauvaise encore.»—

«Hélas! pauvres créatures,» m'écriai-je, «c'était sans doute pour gagner de l'argent!»— «Par saint David,» dit Lloid, «je n'aurais pas voulu y aller pour le diable! Et dites-moi, ma bonne dame, savez-vous quels étaient ces gens-là?—«Non,» dit-elle; «mais il y avait un homme d'un certain âge, et un jeune homme, oh! un bien joli jeune homme! Le vieux monsieur disait que le jeune homme était bien malade à terre, et que les médecins, pour le guérir, ordonnaient le mal de mer. Comme s'ils ne pouvaient pas le laisser mourir tranquillement à terre!» —

« Voilà donc tout ce que vous avez à nous apprendre, » dit avec mépris la comtesse della Castella; « je suis surprise que votre maître ait la patience d'écouter de pareilles absurdités. » —

« Son honnêteté du moins peut faire excuser son ignorance, » reprit Osmond, « et assurément ce qu'il raconte est fort extraordinaire. Si le marquis le permet, nous entendrons la fin de son récit. » —

« Volontiers, » répondit le marquis. —

Le domestique continua. — « Je m'étonne, » dis-je, « qu'ils aient été assez fous pour se hasarder avec leur petit bateau sur la mer en fureur. Sans doute ils auront été bien payés. » — « Ils ont reçu quarante guinées en or pour les

conduire jusqu'à Land's end. Mon cœur saignait de voir ce jeune homme les yeux pleins de larmes ; il ne proférait pas une parole. Le vent emporta son chapeau lorsqu'il entra dans le bateau, et le vieux monsieur parut fâché ; il craignait sans doute que le froid n'incommodât ce jeune homme. Mais je n'ai jamais vu une si belle chevelure. » —

« Quand cet événement a-t-il eu lieu, » demanda le marquis. —

« Le lendemain de la disparition de notre jeune maîtresse ; et, quoique je ne sois pas certain que ceci la regarde, je suis venu vous informer de ce que j'ai appris. » —

« Ce ne pouvait être elle, » dit le marquis en soupirant ; « elle

n'aurait pas été déguisée ainsi. Et d'ailleurs, il aurait été impossible qu'elle se fût rendue en si peu de tems de Lanval à Pembroke. » —

« Cela est impossible, » dit la comtesse. —

« Je le crois, » répliqua Osmond, « cependant on aura cherché les moyens d'éloigner les soupçons; et j'avoue que je suis étonné de voir deux personnes, comme on les dépeint, se hasarder par un mauvais tems sur le canal, depuis Pembroke jusqu'à Land's end à l'extrémité de la côte, s'ils n'avaient pas eu un motif bien pressant; je pense que le marquis et moi, nous ferons bien d'aller prendre des informations du batelier lui-même. » —

«Vous ferez, je crois, une dé-

marche fort inutile, » repliqua la comtesse.

« Je vais vous montrer la carte, » dit Osmond, « et vous verrez qu'il est possible de penser autrement. » —

« Vous ne me convaincrez pas, » répondit-elle. —

« Quoique la comtesse ait habité sur les terres du saint père, » dit milady Benting avec humeur, « elle n'est pas guérie de l'incrédulité. » —

« Milady pense-t-elle comme moi ? » demanda Osmond. —

« Mon opinion est entièrement conforme à la vôtre, Osmond, » se hâta de répondre Milady ; « des raisons fort extraordinaires pouvaient seules déterminer deux personnes à s'aventurer ainsi sur une mer orageuse. » —

Il fut décidé sur-le-champ qu'Osmond et Oriel, accompagnés du domestique qui avait donné ces renseignemens, se rendraient à la maison du batelier.

Ils trouvèrent le lieu tel que l'avait dépeint le domestique. Sa situation sauvage semblait favorable aux entreprises du crime. On découvrit le vieux batelier, dont le récit fut conforme à celui de l'aubergiste. Il ajouta que le jeune homme avait paru triste pendant tout le trajet; que plusieurs fois il avait exprimé le desir de périr avec le bateau; qu'il paraissait faire fort peu d'attention à ce que disait la personne qui était avec lui, et qui souvent lui parlait à voix basse; que cette même personne, au contraire, semblait fort

impatiente d'atteindre à l'autre bord, et que souvent elle demandait s'il était encore bien loin; qu'en y arrivant, les deux étrangers s'étaient éloignés ensemble, et que depuis il ne les avait plus revus.

Shenkin, le batelier, parla de la délicatesse et de la beauté des traits du jeune homme; il avait même remarqué qu'il portait à la main gauche une bague d'or.

Cette dernière circonstance attira sur-tout l'attention du marquis, et le détermina à se rendre à Penzance.

Il prit avec Osmond une chaise à Pembroke, et informa la marquise de son voyage, et de ce qu'il avait appris, sans cependant paraître certain que ces détails fussent relatifs à Suzanne.

Ils traversèrent rapidement le Glamorganshire, le Devonshire, et arrivèrent à Penzance. Ils entrèrent dans la première auberge, pensant que ce serait celle où les passagers se seraient arrêtés. Leur conjecture se trouva juste. Ils apprirent qu'en effet deux personnes, telles qu'on les désignait, s'y étaient arrêtées, mais seulement jusqu'à ce qu'elles eussent trouvé un bâtiment qui les conduisît à l'île de Wight.

On leur dit aussi que le jeune homme paraissait très-malade, et désirait prendre du repos ; mais que l'homme qui l'accompagnait n'avait pas voulu y consentir.

Se trouvant déjà si éloignés de l'abbaye, Oriel et Osmond résolurent de continuer leur voyage

jusqu'à ce que leurs doutes fussent éclaircis ; et, après avoir pris quelques heures de repos, ils s'embarquèrent pour l'île de Wight. Là, toutes leurs recherches furent vaines ; mais à Cowes, ils trouvèrent de nouveaux indices, et apprirent que les deux étrangers s'y étaient arrêtés trois jours, à cause de la maladie du plus jeune ; que le plus âgé paraissait fort inquiet, qu'il gardait lui-même son compagnon de voyage qu'il disait être son neveu ; que ce jeune homme n'avait pas été plutôt en état de supporter la traversée, qu'un batiment fut retenu à raison de cinquante guinées pour les conduire à Cherbourg, en France.

« Hélas ! » s'écria Oriel en soupirant, « nous poursuivons peut-

être une ombre, et pendant ce tems, celle que nous cherchons s'éloigne sans doute de nous. » —

« Non, » répondit Osmond, « plus nous avançons, plus ce qui d'abord me paraissait douteux me paraît aujourd'hui probable. Certainement l'exécution de ce projet infernal a commencé dans le village. On aura craint, en partant de l'abbaye, de laisser des traces ; on aura donc conduit Suzanne de Lanvale à Pembroke, sans crainte d'exciter aucun soupçon. En adoptant la possibilité d'un déguisement, celui d'un jeune homme pouvait seul convenir, et le long voyage entrepris par eau n'avait d'autre but que d'éviter les poursuites. Le lieu de l'embarquement, l'époque, les indices que nous

avons recueillis, tout me fait croire que nous sommes près d'atteindre le cher objet de nos recherches. Je poursuivrai donc ces fugitifs, jusqu'à ce que j'obtienne la certitude que je suis dans l'erreur, ou que je perde le fil qui nous conduit sur leurs pas ? » —

Toutes ces probabilités, et les raisonnemens d'Osmond, ne pouvaient convaincre le marquis. Cependant, déterminé à suivre l'avis de son ami, il informa de nouveau la marquise de la route qu'il allait prendre, en lui demandant d'envoyer Hume, son domestique, à Cherbourg, où il trouverait ses ordres, si toutefois lui-même avait quitté cette ville.

CHAPITRE V.

TOURNONS maintenant nos regards vers l'abbaye. La marquise perdait toute espérance de revoir celle qui naguère faisait sa joie et sa consolation.

« Hélas ! » disait-elle à milady Benting, « je ne puis en douter ; Suzanne est la victime d'un complot exécrable ! — Peut-être en ce moment elle est exposée à la rage d'un tyran sanguinaire ; peut-être.... ô Milady, est-il un monstre assez barbare pour percer le sein de la charmante Suzanne ! Mais qui peut arrêter l'audace et la fureur du crime? La jeunesse,

l'innocence et la beauté ne peuvent faire naître la pitié dans le cœur d'un meurtrier. » —

Puis, joignant les mains, elle ajoutait en élevant les yeux au ciel :

« O ma Suzanne ! fille adorée ! si ton ame pure a volé vers le séjour de la félicité, oh ! viens visiter les lieux qu'habite ta mère ! Apporte la consolation dans l'ame de ton Oriel, en te montrant à lui au milieu de son sommeil. Guide ses pas vers la tombe qui renferme ta dépouille mortelle. Que les pleurs d'un époux et d'une mère puissent encore humecter tes restes précieux ! — Mais si ma Suzanne respire encore, ô bonté souveraine, préserve-la des attentats du crime, et fais que son heureux

époux la remette sans tache dans les bras de sa mère ! » —

La marquise regardait comme vagues les indices recueillis par son fils ; cependant elle espérait que le voyage qu'il entreprenait, en l'obligeant à une vie active, chasserait de son ame cette stupeur léthargique qui s'en était emparée.

Milady Benting s'efforçait de retrouver sa gaîté pour adoucir les chagrins de la marquise, et cherchait à faire concevoir à cette amie malheureuse des espérances qu'elle-même ne partageait pas. Elle assurait que le sort de Suzanne ne pouvait être long-tems caché ; que les recherches de ses amis et la vigilance de ceux qui espéraient une récompense pro-

mise ne pouvaient manquer de procurer quelques lumières.

La nouvelle de cet événement s'était répandue dans les environs de l'abbaye. Tous les cœurs partagèrent l'affliction de la marquise, et tous les yeux versèrent des larmes sur les malheurs de Suzanne.

A mesure que l'hiver approchait, la tristesse de la marquise devenait de plus en plus profonde. Cette tendre mère voyait arriver l'époque où elle se serait enorgueillie de présenter cette fille chérie dans les cercles brillans de la capitale; c'était alors qu'elle avait espéré entendre résonner à son oreille le concert de louanges que devaient exciter les vertus et la beauté de Suzanne. Vaines espé-

rances ! hélas ! un épais nuage dérobait cette tendre fleur à tous les yeux.

Milady Benting oublia toutes les sociétés dont elle était l'ame, pour se consacrer aux devoirs de l'amitié ; mais, présumant que la comtesse della Castella n'avait aucune raison qui pût lui faire préférer la solitude de l'abbaye aux amusemens de Londres, elle la pria de regarder sa maison de ville comme la sienne propre, et l'engagea à aller y passer l'hiver.

La comtesse remercia Milady de ses offres obligeantes, et les refusa, en disant qu'elle ne voulait pas aller goûter des plaisirs que ses amies ne pouvaient partager, et qu'elle priait la marquise de lui permettre de rester à l'abbaye jus-

qu'à ce que des circonstances plus heureuses, les rappelassent ensemble à Londres.

Cependant les jours s'écoulaient, et chacun attendait avec impatience des nouvelles d'Oriel. Les dernières lettres qu'on avait reçues de lui annonçaient qu'il poursuivait son voyage en France avec Osmond. Une visite inattendue vint renouveler la douleur de la marquise. Un domestique annonça que deux femmes, dont l'une était la nourrice de sa jeune maîtresse, demandaient à parler à la marquise d'Oriel.

« Est-il possible ! » s'écria-t-elle, « que cette malheureuse femme, oubliant les infirmités de son âge et les rigueurs de la saison, vienne chercher des nouvelles

de sa chère Suzanne ? — Pauvre Phœbé ! pourquoi vous ai-je ravi le soutien de vos dernières années ? Hélas ! en voulant le bonheur de votre fille, j'ai appelé l'infortune sur sa tête ! » —

La marquise essuya ses larmes, tandis que le domestique allait avertir Phœbé qu'elle pouvait se présenter. La bonne vieille entra en s'appuyant sur la fidèle Mary. Tout annonçait en elle les ravages du tems et de la douleur.

La marquise lui tendit la main ; mais les pleurs qu'elle s'efforçait de retenir, coulèrent alors en abondance, et il lui fut impossible de proférer une parole. Elle fit signe à Phœbé de s'asseoir ; et la bonne vieille, épuisée de fatigue,

se laissa tomber sur un siége.

« Dieu conserve ma bonne maîtresse ! » s'écria Mary. « Je me suis vainement opposée à ce qu'elle entreprît ce pénible voyage. Rien n'a pu la retenir. Elle a voulu venir elle-même pour apprendre des nouvelles de sa chère miss Hulert. » —

« Ah ! » dit la marquise, en serrant la main de Phœbé : « Quelle consolation puis-je apporter dans son ame, lorsque je suis moi-même en proie à l'incertitude et à la crainte ? — Chère et excellente femme, pourrez-vous me pardonner d'avoir arraché de vos bras, d'avoir enlevé du séjour de la paix et de l'innocence, l'objet de votre affection ? Hélas ! je donnerais mon sang pour pouvoir la retirer

du piége où elle est tombée ! » —

« Elle n'est donc plus ? » dit Phœbé en levant vers la marquise des yeux noyés de larmes. « Ma Suzanne n'est plus ! Pourquoi le ciel m'a-t-il accordé une si longue vie ? » —

« Rassurez-vous, ma bonne Phœbé, » s'écria la marquise ; « nous n'avons pas perdu tout espoir de la découvrir. » —

Phœbé tomba à genoux, et les mains élevées vers le ciel, elle lui adressa en silence sa prière pour lui demander de protéger sa chère Suzanne.

La marquise voulut qu'elle demeurât à l'abbaye, pour y attendre le résultat des poursuites d'Oriel, et chaque jour, elle et milady Benting écoutaient, avec

un mélange de plaisir et d'affliction, les récits de la bonne Phœbé qui racontait les particularités de l'enfance de Suzanne.

CHAPITRE VI.

La traversée de nos voyageurs fut heureuse. Le ciel semblait sourire à leur entreprise; en peu d'heures, un vent favorable les conduisit à Cherbourg. Là, le sort propice dirigea leurs pas vers l'auberge où avaient logé les deux étrangers dont ils suivaient les traces. Ils y apprirent que ceux-ci avaient continué leur route en traversant la Normandie. Ce rapport n'était pas suffisant pour indiquer au marquis le chemin qu'il devait suivre. Oriel perdait toute espérance; mais Osmond lui fit voir combien il était pro-

bable que deux personnes, traversant avec rapidité une terre étrangère, eussent été remarquées dans les postes et dans les auberges. Son sentiment prévalut.

Après avoir pris les informations nécessaires, ils suivirent la même route que les deux fugitifs, et arrivèrent à Orléans. De là, parcourant le Bourbonnais, ils se rendirent à Lyon, à Grenoble, et enfin à Briançon, ville située au pied des Alpes. Là, nos voyageurs s'arrêtèrent, et leurs doutes pénibles furent changés en une heureuse certitude.

La maîtresse de l'auberge où ils étaient descendus, répondit à leurs questions, avec toute la bonne grâce et la politesse que les étrangers trouvent si communément en

France, qu'en effet elle avait reçu chez elle, environ deux mois auparavant, deux personnes telles qu'ils les dépeignaient.

« Je fus frappée, » ajouta-t-elle, « de la beauté du jeune homme. Je la fis remarquer à mon mari, qui n'y avait pas fait attention. Je soupçonnais que ce beau jeune homme était une femme. »—

« Quelle folie, » s'écria-t-il; « au reste, quand même cela serait, ma bonne amie, ne nous mêlons que de nos affaires. » —

« Je connais la prudence de mon mari, et je suivis son conseil. Cependant un jour, le plus âgé des deux voyageurs, qui souvent m'avait vu regarder le jeune homme avec attention, me dit en confidence que cette aimable créature

était sa nièce ; qu'elle avait été sur le point de contracter un mariage contre la volonté de sa famille. — Oh ! combien cette charmante étrangère devint plus intéressante à mes yeux ! Elle paraissait si mélancolique ! — J'aurais voulu connaître le sujet de sa douleur ; mais ce vieil Argus était sans cesse à ses côtés. Enfin, Messieurs, le jour de leur départ, je me trouvai comme par hasard dans le vestibule sur leur passage, au moment où ils allaient monter en voiture. La jeune dame avait repris les habits de son sexe. Ses beaux yeux noirs fixés sur moi semblaient me dire qu'elle désirait me parler. Pour lui en donner une occasion, je feignis de tomber, et avec une douceur angé-

lique, elle tendit la main pour me retenir.

« N'avez-vous rien à me confier? » lui dis-je à voix basse. —

« Je suis bien malheureuse! » répliqua-t-elle. —

« La voiture était à la porte. Le vieux monsieur appelait déjà sa nièce; elle n'eut que le tems de glisser cette carte dans ma main. » —

En disant ces mots, la maîtresse de l'auberge tira de son portefeuille une carte sur laquelle était écrit le nom de miss Hubert. Le marquis s'en saisit avec empressement. Il avait enfin la preuve qu'il n'avait pas poursuivi une ombre vaine! Cette carte était de sa bien-aimée Suzanne. Le cœur d'Oriel battait avec violence, et l'espoir de recouvrer bientôt ce

trésor qu'il croyait perdu pour lui, rentra dans son ame.

La bonne hôtesse ne put rien répondre aux questions d'Oriel, si ce n'est que les deux voyageurs avaient passé les Alpes. Il lui fut facile de juger, à l'impatience du marquis, qu'elle voyait devant elle l'amant de la jeune dame ; mais quelle fut sa surprise lorsqu'elle apprit son nom et son rang, et le complot affreux qui l'avait privé de son épouse !

Elle accabla de malédictions l'infame scélérat qui conduisait la jeune dame, et jura que, si jamais il reparaissait à ses yeux, elle-même le livrerait à la justice. Elle supplia *Milord* de venir séjourner dans son auberge lorsqu'il aurait retrouvé *Milady*, l'assurant

qu'elle serait désolée jusqu'au moment où elle apprendrait cet heureux événement.

Oriel ne voulait pas perdre un tems précieux. Il offrit à la bonne hôtesse des marques de sa reconnaissance ; mais elle les refusa, en disant qu'elle ne voulait rien accepter avant de le voir revenir accompagné de sa charmante femme : qu'alors, elle les recevrait des mains de Milady, comme un souvenir qui lui serait toujours cher.

Nos voyageurs prirent congé de leur hôtesse, et pleins d'un courage nouveau, ils commencèrent leur voyage à travers les Alpes. Ils étaient maintenant certains qu'ils se rapprochaient de l'objet de leurs recherches.

Ils entrèrent en Piémont, et s'informèrent à leur première station des fugitifs qu'ils dépeignirent exactement. Mais, hélas ! personne ne les avait vus. Ce fut en vain qu'ils s'adressèrent aux maîtres de postes, aux muletiers, aux aubergistes ; toutes leurs recherches furent inutiles. Reconnaissant enfin qu'ils ne pouvaient obtenir de réponses satisfaisantes, ils dirigèrent leur route vers Parme. A mesure qu'ils avançaient, l'obscurité devenait plus profonde. Ils se rendirent à Modène, et, après avoir traversé la Toscane, ils arrivèrent à Rome.

Le marquis ne négligea aucun moyen de s'assurer s'il n'était pas entré dans quelque couvent une jeune personne anglaise portant

le nom de miss Hubert. Il attendit à Rome le résultat des recherches ordonnées par l'autorité ecclésiastique. Mais ne voulant pas donner à la marquise de vagues espérances, il l'informa seulement qu'il avait suivi jusqu'au pied des Alpes les traces des deux voyageurs mystérieux, qu'il était décidé à continuer sa route en Italie, persuadé que ce pays était leur refuge.

CHAPITRE VII.

Cependant les mois s'écoulaient, et le marquis se reprochait le repos auquel il se livrait. Il s'imaginait que s'il eût fait lui-même le tour de l'Italie, il aurait enfin découvert l'objet de tous ses vœux. Dès ce moment, sa tristesse augmenta : il s'éloigna de la société qu'il avait fréquentée. Il formait mille projets, sans pouvoir s'arrêter à aucun. Osmond même n'osait proposer un avis, de peur de se tromper dans ses conjectures. Enfin le printems arriva, et les trouva dans la même irrésolution.

A cette époque, le marquis reçut

une lettre de milady Benting, qui n'avait pas voulu se séparer de la marquise d'Oriel. Il apprit avec douleur que la santé de cette excellente mère s'altérait de jour en jour, qu'inconsolable d'avoir perdu sa chère Suzanne, et regrettant d'être en même tems privée de la présence de son fils, elle avait résolu d'aller passer quelque tems à Pise, en Toscane. Milady ajoutait qu'elle attendait pour son amie les plus heureux effets de l'air salubre de ces contrées, et de la joie de revoir un fils bien-aimé.

Milady l'informait enfin que la comtesse della Castella n'avait quitté l'abbaye que depuis peu de jours; que des lettres importantes avaient appelé cette dernière à

Florence, et que, malgré toutes les instances, elle n'avait pas voulu retarder son voyage jusqu'au départ de la marquise, qui devait être très-prochain. Milady terminait sa lettre par engager Oriel et Osmond à se rapprocher des Alpes, afin de ne pas priver plus long-tems la marquise du plaisir de recevoir leurs embrassemens.

Cette lettre affecta douloureusement le marquis. Il se réjouissait, il est vrai, du bonheur de voir sa mère; mais l'idée de ce voyage entrepris pour réparer sa santé, pour chercher le repos qu'elle avait perdu, n'était pas propre à porter la joie dans son ame.

Il ne savait plus de quel côté

tourner ses pas pour rencontrer l'objet adoré qui lui avait été ravi. L'espérance l'avait abandonné ; et puisque rien ne le rappelait à l'avenir dans la demeure de ses pères, il formait en secret la résolution de n'y jamais retourner.

Oriel et Osmond, voyant arriver le tems où la marquise devait être rendue au terme de son voyage, prirent congé de leurs amis à Rome, et se rapprochèrent de la Savoie, où ils espéraient la rencontrer. Ayant appris qu'elle n'était pas encore arrivée, ils l'attendirent dans les environs de Chambéry. Là, souvent ils parcouraient les bruyères sauvages, souvent ils gravissaient les montagnes, et se plaisaient à voir le chevreau léger s'élancer de roche

en roche ; quelquefois ils s'éloignaient à plusieurs milles de distance, et ne songeaient à revenir que lorsque le déclin du jour les avertissait qu'il était tems de regagner leur habitation.

Au milieu d'une de ces belles soirées où la nature déployant tous ses charmes, invite ses admirateurs à jouir de ses richesses, Osmond quitta Oriel, qui était occupé à lire, et ayant demandé son cheval, il sortit pour faire une longue promenade. Il jeta la bride sur le cou de l'animal, et le laissa maître de choisir la route qui lui plairait. Le calme de la soirée, le chemin solitaire que suivit le cheval, les sites majestueux de la campagne, s'accordaient avec les pensées mélanco-

liques d'Osmond. Une profonde rêverie absorbait toutes ses facultés ; le sort malheureux de la charmante Suzanne l'occupait tout entier. A peine avait-il fait quelques milles, lorsqu'un arbre abattu, fit broncher le cheval. Osmond arraché à ses tristes réflexions, regarda autour de lui. Le soleil était près de se cacher derrière les montagnes qui s'élevaient à l'ouest. Osmond se trouvait au milieu de plusieurs sentiers ; mais il ignorait le chemin qu'il avait suivi. D'un côté, un pays vaste et désert, de l'autre une immense forêt s'offraient à sa vue ; il s'arrêta, cherchant à découvrir quelqu'un à qui il pût demander son chemin. Déjà l'ombre de la nuit se répandait autour de lui. Il jugea qu'il était

fort loin de sa demeure. Il n'ignorait pas que des bandits infestaient ces contrées, et tout semblait porter à croire que ce lieu pouvait leur servir de retraite. L'arçon de sa selle était garnie de deux pistolets. Osmond s'avança vers la forêt, dans l'espérance de rencontrer quelque bûcheron. Il aperçut à travers les arbres une lueur vacillante qui paraissait celle d'un feu.

« Peut-être est-ce le repaire des brigands, » dit Osmond ; « peut-être est-ce la demeure d'un honnête bûcheron. Je suis armé, mon cheval est sûr. Il vaut mieux s'exposer à un péril incertain, que d'être assuré d'errer toute la nuit dans ce lieu sauvage et désert. » —

A ces mots, il piqua son cheval, et en peu d'instans il se trouva dans la forêt. Le sentier était difficile et obscur. Tantôt l'épaisseur du bois lui faisait perdre de vue la lumière vers laquelle il se dirigeait, mais bientôt elle reparaissait à ses yeux. Enfin, il aperçut une petite cabane, et ne doutant pas qu'elle ne fût la demeure d'un bûcheron, il mit pied à terre à quelque distance de la porte, et attacha son cheval à un arbre. Il vit une jeune femme qui soufflait le feu, en fredonnant une chanson du pays. Osmond, qui s'était muni de ses pistolets, les remit dans sa poche, et entra après avoir légèrement frappé contre la porte.

«Vous avez été bien long-tems,

Roberto, » dit la jeune femme sans tourner la tête. « Mais enfin vous voilà ! » —

Osmond s'approcha.

« Sainte Vierge ! Qui êtes-vous ?» s'écria t-elle avec effroi. —

« Ne craignez rien, bonne femme, » lui dit Osmond ; « je ne suis pas venu pour vous faire du mal, mais pour vous demander quel chemin conduit à Chambéry. Je m'étais égaré près de cette forêt, et la lumière que j'ai aperçue a guidé mes pas vers vous. » —

« Vous êtes bien éloigné de Chambéry, Monsieur, et la route est tortueuse et difficile. Asseyez-vous ; dans peu d'instans mon mari rentrera, et mon fils, qui est avec lui, vous servira de guide. » —

Osmond s'assit, et parcourut des yeux la cabane. Rien ne devait éveiller ses soupçons. La jeune femme joignait à une figure douce cet air affable si commun chez les italiennes.

« Est-ce ici votre demeure habituelle ? » demanda Osmond. —

« Oui, Monsieur, » répondit-elle ; « il y a trois ans que j'habite cette cabane. » —

« Votre mari travaille dans la forêt sans doute ? » —

« Il y travaille quelquefois. » —

« Habite-t-il toujours ici avec vous ? » —

« Assurément ! » s'écria-t-elle ; « pensez-vous que Roberto voulût me laisser seule ici ? » —

« Cependant, » répliqua Osmond en souriant, « vous étiez

seule quand je suis entré. » —

« Il est vrai ; mais mon mari est dans la forêt, et je ne me crois pas seule, quand il est si près de moi. » —

« La forêt est grande, et s'il était à l'une de ses extrémités, il ne vous serait pas d'un grand secours. N'avez-vous jamais eu de visite plus effrayante que la mienne ? » —

La jeune femme fixa sur Osmond ses grands yeux noirs dans lesquels se peignait de nouveau l'expression de la crainte. En ce moment le hennissement du cheval se fit entendre.

« Oh ! mon Dieu, Monsieur ! » dit-elle en pâlissant ; « vous n'êtes donc pas seul de votre troupe ? Oh ! sainte Vierge ! protégez nous ! » —

Osmond s'efforça de la rassurer.—

« Si mes intentions n'étaient pas pures, » ajouta-t-il, « croyez-vous que je voulusse rendre victime de ma scélératesse une femme sans défense ? Prenez mes pistolets, et si je vous ai trompée, ma vie est entre vos mains. » —

« Moi, Monsieur ! que je prenne vos pistolets ! je n'y toucherais pas pour un empire ! Je me fie à votre honnêteté. » —

Osmond remit ses pistolets dans sa poche, et la jeune femme se rassura peu à peu.

« Votre mari tarde bien à rentrer, » dit-il, après un silence de quelques minutes. « Que peut-il faire si tard dans la forêt ? » —

« Oh ! sans doute il est au château. » —

« Au château ! » répéta Osmond ; « il y a un château dans cette forêt ! Et à qui appartient-il ? » —

« Je ne sais quel en est le propriétaire. » —

« Est-il habité ? » —

« Oui, Monsieur ; il est habité par une.... » —

La jeune femme se tut. —

« Par qui ? » demanda Osmond avec impatience. —

« Par une dame folle, « répondit-elle d'une voix douce. —

« Une dame folle ! Qui est-elle ? Y a-t-il long-tems qu'elle y demeure ? » —

« Oh ! bien long-tems ! Depuis environ quinze ou seize ans. » —

Osmond soupira ; cette réponse faisait évanouir l'espérance qu'il

avait déjà conçue d'y retrouver Suzanne.

« Quinze ou seize ans ! » répéta-t-il. —

« Oui : à ce que dit Roberto. » —

« Est-elle de ce pays, que vous sachiez ? » —

« Non, Monsieur ; elle est anglaise. » —

« Anglaise ! — Etes-vous bien certaine qu'elle soit renfermée depuis si long-tems ? » —

« Oh ! très-certaine ; car souvent Roberto avant notre mariage m'a parlé de la dame folle du château Saint-Bernard. » —

« Connaissez-vous la cause de sa folie ? »

« Roberto m'a dit quelquefois qu'elle avait aimé un gentilhomme qui mourut, et que le chagrin lui

avait fait tourner la tête. Il disait que d'abord elle était furieuse, et qu'on était obligé de lui lier les mains ; mais il y a peu d'années que sa fureur a fait place à la mélancolie, et sa raison revient par intervalle. »

« Avez-vous jamais vu cette infortunée ? » —

« Lorsque je vins habiter cette chaumière, j'étais très-curieuse de la voir, et j'ai souvent demandé à Roberto de me mener avec lui ; mais il m'a toujours refusée. Cependant, il y a quelque tems, Roberto tomba malade, et je fus obligée d'aller au château pour y remettre les provisions que mon époux a coutume d'y porter une fois par semaine. La vieille Annette me dit de les déposer dans la cui-

sine, tandis qu'elle allait se rendre auprès de la dame. Je la suivis sur la pointe du pied, et je vis au travers de la serrure une dame vêtue de blanc. Qu'elle était belle ! combien elle me parut mélancolique ! Sa taille est élevée, et tout en elle annonce de la noblesse. Ah ! Monsieur, je n'oublierai jamais la douceur de ses regards, et je ne puis me persuader qu'elle soit aussi âgée qu'on le dit ; mais peut-être aussi me suis-je trompée, car je n'ai pu la contempler pendant plus d'une minute. Je craignais d'être surprise par Annette, et je me suis retirée sans faire de bruit. » —

« Ne pourrais-je la voir ? » dit Osmond. « Pensez-vous que Roberto voulût me le permettre ?

Je le récompenserais généreusement. » —

« Oh ! non, Monsieur, il ne le voudrait pas, quand même vous lui offririez mille pistoles ! Et s'il savait que je vous ai dit un mot de tout ceci, je suis sûre qu'il ne me le pardonnerait pas. Je ne sais comment j'ai pu être si indiscrète ; mais, je vous en prie, Monsieur, n'en parlez pas à mon cher Roberto. » —

« Puisque vous me le défendez, vous pouvez compter sur ma discrétion. Mais, dites-moi : Personne, excepté cette vieille femme, n'habite-t-il dans le château ? » —

« Non, Monsieur. Le père de Roberto y habitait autrefois ; à sa mort, mon époux fut chargé

d'apporter les provisions. Le chemin de Saint-Bernard était très-pénible, pendant l'hiver sur-tout, et Roberto bâtit, il y a environ deux ans, cette cabane dans laquelle nous habitons. » —

« Si jeune et si jolie ! sans doute une vie moins retirée vous eût été plus agréable ? » —

« Les étrangers ont coutume de nous flatter, » dit la jeune femme en rougissant. « Je ne suis ni jeune, ni jolie ; mais le lieu qu'habite avec moi Roberto me plaira toujours. » —

« Vous êtes une bonne épouse, » reprit Osmond, « et je suis sûr que vous êtes aimée de Roberto. » —

« Assurément ! Roberto est un excellent homme. Il n'a d'autre défaut que de s'arrêter trop long-

tems auprès de la vieille qui aime le vin de Toscane à en perdre la tête, » dit-elle en souriant ; « et il lui tient volontiers compagnie. — Mais j'entends mon époux. Silence sur tout ce que je vous ai dit. » —

En effet, Osmond entendit la voix d'un homme qui approchait, et bientôt après Roberto entra, accompagné de son fils. Il parut surpris à la vue d'un étranger, cependant il ôta son chapeau.

« J'ai aperçu un cheval à peu de distance de notre cabane, » dit-il ; « je pense qu'il vous appartient, Monsieur. Votre extérieur me rassure ; mais j'ai commencé par craindre que ma bonne Madeleine n'eût reçu quelque visite fâcheuse. » —

Madeleine raconta le sujet qui avait amené Osmond ; et fit quelques reproches à Roberto sur sa longue absence.

« Je suis fâché d'avoir resté si long-tems, » dit celui-ci ; « je vais vous conduire, Monsieur. Mais peut-être vous avez besoin de prendre quelque chose. J'ai ici un flacon de vin de Toscane ; oserais-je vous en offrir un verre ? » —

« J'accepte de tout mon cœur, » dit Osmond, « je boirai avec plaisir à votre santé, à celle de la bonne Madeleine, et de son joli enfant, » ajouta-t-il en secouant la main du fils de Roberto qui s'était approché pour jouer avec le fouet d'Osmond.

Le vin était excellent ; Osmond en but un verre, et témoigna le

desir de se mettre en route. Il glissa dans la poche du jeune enfant quelques ducats pour qu'on lui achetât un fouet comme celui qui lui plaisait tant. Il dit à Madeleine qu'il reviendrait la voir avant de quitter les environs de Chambéry, et s'éloigna, précédé par Roberto.

Osmond chercha par ses questions à engager son guide à parler du château ; mais celui-ci garda le silence. Lorsqu'il eut retrouvé la route directe, il se sépara de Roberto, après avoir bien examiné le chemin qui conduisait à la cabane. Les détails qu'il venait d'apprendre l'avaient trop intéressé pour qu'il n'eût pas le desir de revenir bientôt essayer de pénétrer dans ce château mystérieux.

A son retour, Osmond fut agréablement surpris d'apprendre que sa tante était arrivée pendant son absence. Il se rendit avec empressement près d'elle; mais il éprouva une impression douloureuse en voyant l'altération de ses traits, et ses larmes furent près de couler lorsqu'il pressa contre ses lèvres la main pâle et décharnée de la marquise.

Milady Benting serra Osmond dans ses bras, comme s'il eût été son propre fils; mais un souvenir déchirant s'empara de leur ame, et vainement ils essayèrent d'exprimer par des paroles la joie qu'ils éprouvaient à se revoir. L'agitation de la marquise et de son fils apprit à Osmond que leur rencontre avait donné lieu à une scène de douleur.

La fatigue du voyage obligea la marquise à prendre quelques jours de repos. L'état de souffrance dans lequel elle se trouvait, était causé plutôt par l'abattement de l'ame que par la faiblesse du corps ; et le plaisir de se voir près du seul bien qui lui restât, joint aux soins des médecins, lui rendit bientôt de nouvelles forces.

Oriel avait loué dans les faubourgs de Chambéry une maison commode. Sa situation agréable, et l'air sain qu'on y respirait, engagèrent la marquise à y prolonger son séjour. Les semaines s'écoulaient sans qu'elle pensât à continuer son voyage. Ses peines paraissaient adoucies par une résignation calme ; elle éprouvait une sorte de consolation en voyant

son fils s'élever au-dessus de ses malheurs. Tout espoir de retrouver Suzanne était perdu pour lui. Personne n'osait prononcer en sa présence ce nom chéri. Osmond seul osait entretenir milady Benting de Suzanne et de ses vertus. L'image de celle qu'il avait perdue était profondément gravée dans son ame, et il avait juré d'être à jamais fidèle à sa mémoire. Du moment qu'elle était devenue l'épouse d'Oriel, il avait cessé d'entretenir la moindre espérance; mais son cœur n'en était pas moins tout entier à Suzanne.

Milady déplorait le funeste attachement de son jeune ami. Elle voyait la pâleur du désespoir répandue sur ce visage où brillait naguère la fraîcheur de la jeu-

nesse, et le feu de ses regards éteint par une fatale passion, par une passion que la découverte même de son objet ne pouvait qu'irriter, par une passion qui devait détruire pour toujours le repos de celui qui la nourrissait. Pour la combattre, vainement Milady employa les armes de la raison ; elles étaient impuissantes : enfin elle cessa de prononcer un nom qui renouvelait le tourment auquel Osmond était en proie.

Souvent Osmond s'éloignait de la société de ses amis, pour aller se livrer à ses sombres méditations, tant la solitude avait des charmes pour lui. Seul, il errait pendant des heures entières dans les lieux les plus sauvages. Plus d'une fois il s'était rappelé le récit

de Madeleine, et il conservait le desir de pénétrer dans le vieux château. Il n'avait pas oublié que la garde en était confiée à une femme âgée, dont le vin égarait souvent la raison.

Pour satisfaire sa curiosité, il forma le projet de s'adresser à la vieille Annette elle-même. Cette idée occupait tellement son esprit, qu'il ne tarda pas à la mettre à exécution. Il fit seller son cheval, et sans dire où il allait, il prit le chemin de la forêt. Arrivé près de la demeure de Roberto, il attacha son cheval à un arbre, et s'approcha de la cabane. Il appela; personne ne répondit à sa voix. La porte était ouverte; il entra, et aperçut Roberto endormi près d'un large flacon que sans doute

il venait de vider. Madeleine était absente, et Osmond se retira, sans craindre que Roberto mît obstacle à l'exécution de son projet. Il mena son cheval dans un endroit éloigné de sa cabane et des sentiers qui l'environnaient.

Osmond alors se mit en devoir de chercher le château. La forêt était profonde; le soleil approchait de son déclin, et déjà l'obscurité du soir se répandait dans la forêt. Osmond avait parcouru plusieurs sentiers, persuadé qu'il ne pouvait être éloigné du but de ses recherches, lorsqu'il aperçut à peu de distance une ombre plus épaisse. Il s'avance, et reconnaît les murs grisâtres d'un château en ruine. A cette vue, Osmond s'arrête :

« Voilà donc, » s'écria-t-il, « la

demeure d'une infortunée ! Ces tours obscures cachent ses malheurs aux yeux du monde ! — Oh ! combien de fois ces voûtes renversées dans la poussière, ainsi que leurs orgueilleux possesseurs, ont retenti des éclats de la joie ! et maintenant, sous ces restes d'un édifice dont les débris attestent la magnificence, on n'entend plus que les gémissemens de la douleur. » —

Au milieu de ses réflexions, Osmond arriva devant une porte immense. Elle était fermée ; mais elle opposa peu de résistance à ses efforts. Osmond entre. Un vestibule vaste et obscur se présente à ses yeux. Plusieurs corridors y aboutissaient. Il aperçoit une lueur vers laquelle il dirige ses pas. Il

pénètre dans une grande chambre. Devant le feu était assise une vieille femme, la tête appuyée sur une table où étaient placés deux verres et une bouteille vide. Osmond s'arrêta. —

« Est-ce vous, Roberto? » dit la vieille femme sans lever la tête. — « Sainte Vierge! qui a donc pu vous retenir si long-tems? » —

Osmond était interdit; il ne savait que répondre.

« Apportez-vous le vin? J'en ai besoin pour chasser le sommeil qui m'accable. » —

Osmond se rassura. Il s'approcha de la chaise, et dit, en essayant de contrefaire la voix de Roberto: —

« Vous ne m'avez pas donné les clefs, Annette? » —

« Ne vous souvenez-vous pas de les avoir prises vous-même ? » —

Osmond embarrassé de nouveau garda le silence. Il avait espéré par sa réponse être maître des clefs de l'appartement qu'il croyait soigneusement fermé.

« Allons, apportez le vin sans tarder, » ajouta la vieille femme ; « il faut que j'aille bientôt porter le souper de la dame. » —

« Je le lui porterai, moi. » —

« Vous ! » s'écria-t-elle, en soulevant sa tête. — A ce moment Osmond se retira derrière Annette. « Vous, Roberto ! perdez-vous la raison ? La pauvre dame ! vous lui causeriez une frayeur à perdre l'esprit. » —

« L'aurait-elle recouvré ? » —

« Non ; il est vrai, je l'oubliais.

Mais vous, Roberto, qui avez toute votre raison, à ce que je vois, allez donc chercher le vin ! » —

« Où le prendrai-je ? » dit Osmond ne sachant que répondre. —

« Avez-vous aussi perdu l'esprit, Roberto ? » s'écria-t-elle; « ne vous rappelez-vous plus la cave au bas de l'escalier obscur ? Allez, et ne vous trompez pas ! Ne montez pas au lieu de descendre, car je crois avoir oublié de fermer l'appartement de la dame, qui à coup sûr serait très-effrayée de votre apparition. » —

« Sa porte n'est pas fermée ! » se dit Osmond ; « quel heureux hasard favorise mon dessein ! — Je cours chercher du vin, » ajouta-t-il, « je serai bientôt de retour. » —

A ces mots, il sortit. Annette semblait lui avoir indiqué le chemin. Osmond découvrit l'escalier obscur qui conduisait à la cave, et monta celui qui en était voisin. Il trouva en haut une vaste galerie, le long de laquelle étaient plusieurs portes ; mais toutes fermées. Il marchait d'un pas timide : enfin il gagna l'extrémité de la galerie. Elle était terminée par une voûte. Une large fenêtre pratiquée dans le mur permettait aux derniers rayons du soleil de pénétrer dans l'intérieur. Osmond aperçut une porte. La clef était dans la serrure.

« C'est ici, » s'écria-t-il ; « voici la porte dont parlait Annette ! » —

Il tourne la clef : la porte s'ouvre ; au même instant un bruit léger frappe son oreille : il voit

fuir avec la rapidité de l'éclair une femme que les piliers qui supportaient le plafond dérobent bientôt à sa vue. Elle atteint la porte d'une chambre voisine, et disparaît comme une ombre.

« Est-ce là l'objet de mes recherches ? » se dit-il ; « infortunée ! la présence d'un étranger l'a effrayée. Rassure-toi ! Je viens tenter de soulager tes maux. » —

Il courut vers la porte de la chambre voisine, qui était suivie d'une autre pièce ; il allait y pénétrer lorsqu'il entendit fermer avec promptitude la porte qui en défendait l'entrée, et les pas précipités de celle qu'il poursuivait lui apprirent qu'elle allait chercher un asile dans un lieu encore plus reculé.

« J'ai fait une vaine tentative, » dit-il ; « ma persévérance ne servirait qu'à redoubler son effroi. Le plaisir de satisfaire ma curiosité n'égalerait pas le mal que je pourrais lui causer. La nuit approche : je trouverai peut-être difficilement la route, et si la vieille Annette me trouvait ici, comment finirait cette aventure ? » —

Il retourna lentement vers la grande chambre par laquelle il était entré. Il en examinait les vastes dimensions, et distinguait avec peine les traces d'une ancienne splendeur, lorsqu'en passant près d'un pilier, son pied heurta quelque chose. Il se baissa pour le ramasser, et trouva un paquet de papiers roulés et cachetés. —

« Quels sont ces papiers ? » dit-il ; « auront-ils échappé des mains de cette insensée dans sa fuite précipitée ? La Providence permettrait-elle que le détail de ses malheurs parvînt à ma connaissance ? Pourquoi son sort excite-t-il en moi un intérêt si vif ? Quel pouvoir irrésistible m'a conduit dans ces murs ? — Seize ans de captivité ! » poursuivit-il ; « hélas ! quels rapports les événemens de sa vie peuvent-ils avoir avec moi ? — Emporterai-je ces papiers ? Ils sont cachetés ! ils doivent être sacrés pour moi. » —

Déjà il les avait posés sur une table : il était sur le point de se retirer, lorsqu'une impulsion secrète le força de les reprendre.

« Oui, je les emporterai ! Si je

n'ai pas le droit de les lire, ils me fourniront un prétexte pour pénétrer ici de nouveau. Une seconde tentative me conduira peut-être jusqu'à celle que je cherche. » —

Il mit le paquet dans la poche de son habit, et suivit avec précaution la longue galerie. Il sortit heureusement du château, et retrouva son cheval à l'endroit où il l'avait laissé. Il arriva sans accident hors de la forêt, et ne tarda pas à être rendu près de la marquise d'Oriel.

Osmond était attendu avec impatience. Sa longue absence commençait à inquiéter ses amis. Lorsqu'il les eut rassurés, il se retira, impatient d'examiner le paquet.

O pouvoir incompréhensible de

la Providence qui, du fond de l'abyme du malheur, élève l'homme au comble de la félicité ! Osmond examine la suscription : elle porte le nom de la marquise d'Oriel ! Il ne peut en croire ses yeux ; il reconnaît l'écriture de Suzanne Hubert !

« O Dieu ! » s'écrie-t-il, « suis-je abusé par un songe ? Suzanne ! Elle respire ! Sa main a tracé cet écrit ! — Le ciel a donc guidé mes pas vers le lieu qui renfermait l'objet de mes recherches ! Lorsque je croyais poursuivre une femme insensée, c'était Suzanne que je poursuivais ! Madeleine m'a trompé : elle ne savait pas que du sort de cette infortunée dépendaient la vie d'Osmond, la vie d'Oriel ! — Ce paquet va mettre un terme à

cette longue, à cette affreuse incertitude ! » —

Déjà sa main pressait le cachet. Osmond s'arrêta.

« Qu'allais-je faire ? Oserais-je parcourir cet écrit dont la Providence m'a rendu maître ? Quel que soit mon empressement pour en connaître le contenu, je ne puis briser ce cachet. Mais si la vue de ces caractères égare ma raison, la marquise déjà affaiblie, pourra-t-elle les voir sans éprouver une émotion dangeureuse ? Milady Benting peut seule décider quelle conduite je dois tenir. » —

Dans quelle agitation Osmond passa la nuit ! avec quelle impatience il attendit l'heure du déjeûner ! Elle arriva enfin. Osmond n'avait jamais été si attentif pour

Milady. Aussitôt que le déjeûner fut achevé, il la pria de lui accorder un moment d'entretien. —

« Osmond est galant aujourd'hui, » répondit-elle en souriant. « Aurait-il une déclaration à me faire ? — Je suis à vous. Une femme de cinquante ans peut-elle résister à un beau jeune homme de vingt-quatre ? Allons ! je ne veux pas prolonger le martyre d'un amant. » —

La marquise se retira, et Osmond conduisit Milady dans sa chambre.

« Eh quoi ! Osmond, » s'écria Milady, « c'est dans votre chambre que vous me conduisez ! Que veut dire ceci ? » —

Osmond gardait le silence. Sa

contenance annonçait qu'il était fortement préoccupé. Lorsque Milady fut assise :

« J'ai eu une vision , » dit Osmond. —

« Une vision ! » s'écria Milady. —

« Oui, j'ai vu Suzanne Hubert !

Milady tressaillit. Osmond s'assit près d'elle , et lui raconta , aussi bien que son trouble pouvait le lui permettre, l'aventure de la forêt.

« Je suis persuadé maintenant, » ajouta-t-il , « que cette femme qui a pris la fuite à mon approche est Suzanne. Madeleine m'a trompé ; cependant il se peut qu'elle-même soit dans l'erreur. Prenez ce paquet , Milady ; vous m'apprendrez ce qu'il convient de faire en cette circonstance. » —

« Il n'y a pas à balancer, » dit-elle en brisant le cachet.

Elle pressa contre ses lèvres ces pages sur lesquelles s'était reposée la main de Suzanne.

« Chère et malheureuse Suzanne ! » s'écria-t-elle les yeux inondés de larmes, « la Providence permet donc enfin que nous pénétrions ce mystère horrible qui t'a si long-tems dérobée à nos yeux ! Quel ravissement éprouveront tes amis, s'ils apprennent que tu respires encore, et s'ils conçoivent l'espérance de te délivrer d'une si longue captivité ! » —

Milady essuya ses larmes, et lut d'une voix émue le manuscrit qu'elle tenait.

Manuscrit de Suzanne, adressé à la marquise d'Oriel.

« C'est du milieu des ruines qui l'entourent que l'infortunée Suzanne date le récit de sa déplorable histoire. —Oh ! pourquoi la foudre qui gronde en ce moment sur ma tête, ne frappe-t-elle pas les restes de ces tours orgueilleuses ? Pourquoi leur chute ne met-elle pas un terme à mes malheurs ? — O vous, vers qui mon ame revole sans cesse, vous, la plus adorée des mères ! vous qui avez comblé de faveurs Suzanne aux jours heureux de son enfance, dites, reviendra-t-il jamais le tems où vous la presserez contre votre cœur ? Peut-être, hélas ! ces

lignes où sont tracées ses infortunes ne parviendront-elles jamais jusqu'à vous ! C'est à vous que je les adresse, ô ma mère. — En les parcourant, vos yeux seront baignés de larmes. Et toi, Oriel, toi, mon époux, ne frémiras-tu pas en apprenant que celle qui devait vivre sous tes lois, gémit dans l'oppression où la retient un être inconnu ? Mais Suzanne brave son pouvoir ! Rien ne peut rompre les nœuds qui l'attachent à toi. — On me parle de devoir ! Quel est donc cet être mystérieux ? Quels rapports ai-je avec lui ? Je ne connais point de parens : il n'en est pas d'autres pour moi, que ceux auxquels j'ai été enlevée. Eux seuls ont des droits à mon amour, à ma reconnaissance. —

« Hameau paisible de Lanvale ! combien de fois mes pensées se sont tournées vers toi ! combien de fois je me suis plu à me rappeler la verte prairie, où dans les jours de mon enfance je folâtrais, aussi libre que l'oiseau dont le chant matinal m'appelait hors de la chaumière. Je m'éveillais, et des rêves trompeurs ne m'avaient pas représenté des palais somptueux et la foule d'oisifs qui les remplit. Mes vœux ne s'étendaient pas au-delà des montagnes qui terminaient le vallon. Séjour fortuné ! pourquoi n'ai-je pas vécu au milieu de vos paisibles habitans ? O ma mère, comment votre bonté, en me retenant près de vous, a-t-elle creusé l'abyme qui m'a engloutie ? N'ai-je donc été enlevée

à l'obscurité que pour éprouver l'inconstance de la fortune? Hubert, Phœbé, vous qui m'avez accordé une si généreuse protection, pardonnez-moi les larmes que je vous vis répandre lorsque je me séparai de vous ! Hubert jouit maintenant du repos éternel, tandis que son enfant chéri désire la fin de sa fatale existence..... —

« Je viens de relire mes tristes plaintes. J'y trouve quelque chose qui ressemble au reproche. O ma mère, pardonnez-moi ! Vous connaissez le cœur de Suzanne, et si mes expressions ont pu vous offenser, n'en accusez que l'horreur de ma situation. Je sens que ma tête est dérangée, mon cerveau est brûlant comme le feu.

Je ne sais ce que j'écris. Cependant, au milieu de mon infortune, j'ai conservé cet amour de l'indépendance que l'aimable milady Benting avait la bonté de louer en moi. La mort, j'en suis convaincue, sera le prix de ma fierté; mais qu'ils ne croient pas, les misérables qui me tiennent en leur pouvoir, qu'ils ne croient pas abattre le courage d'un Oriel! Leurs vertus élèvent mon ame; quel que soit le sort qui m'est réservé, je saurai le subir... —

« La comtesse della Castella! — Pourquoi ma main tremble-t-elle en écrivant son nom? — Oui, c'est-elle qui a ourdi cette trame perfide! O ma mère! n'était-ce pas un pouvoir surnaturel qui me fit frémir à sa vue? Je m'en souviens:

vous m'accusiez d'injustice ; mais je ne pouvais soutenir son regard. En me le rappelant, je me sens encore glacée d'effroi : j'imagine des événemens avec lesquels elle n'a peut-être aucun rapport. Au milieu de mes rêves, je la vois devant moi, prête à me plonger un poignard dans le sein..... —

« Quelle est donc cette comtesse della Castella ? Mon existence est-elle liée à la sienne ? Ai-je donc à redouter l'effet de sa vengeance ? — Cent fois je me suis fait ces questions, sans pouvoir les résoudre. — N'est-elle pas italienne ? Ne m'a-t-on pas dit qu'elle venait pour la première fois en Angleterre, lorsque je la vis chez milady Benting ? Pourquoi s'offre-t-elle sans cesse à mon esprit ? Pourquoi

donc là craindrais-je ? Plusieurs fois je me suis imaginé qu'elle était ma mère ; mais la raison réprouve cette idée. Si elle était ma mère en effet, ne se serait-elle pas hâtée de l'avouer ? Aurait-elle eu à rougir de sa fille ? Aurais-je commis un crime involontaire ? — Je vous dirai tout, ma chère maman ; mais je ne le puis en ce moment. Mes idées sont trop vagues. Peut-être le repos calmera-t-il mon trouble. — Oriel, l'infortuné Oriel, pense-t-il encore à sa Suzanne, à Suzanne qui vous portera dans son cœur tant qu'un souffle l'animera.... —

« Hélas ! d'où venait mon effroi, la dernière fois que je vous vis ? — N'était-ce pas un pressentiment des malheurs qui me menaçaient ?

La nature n'a-t-elle pas mis en nous une sorte d'instinct qui nous apprend à connaître ce que nous devons craindre, ce que nous devons aimer, avant que notre faible jugement puisse le distinguer? —Cette bourse —cette lettre perdue —étaient-elles les seuls sujets de ma crainte? Non. La vue de la comtesse della Castella avait glacé mon ame.... Encore la comtesse! Je ne puis m'empêcher de penser à elle.

«Vous souvenez-vous de cette nuit fatale où je fus séparée de tout ce que j'aimais? Je ne puis vous exprimer la douleur qui s'empara de moi lorsque je vous embrassai pour la dernière fois. Je suivis la comtesse dans son appartement, pour prendre la po-

lisse qu'elle m'avait offerte..... Mais, cette lettre! était-elle écrite par l'ordre de Phœbé? N'était-elle pas un moyen employé pour servir à l'exécution de cet affreux complot? Je ne puis le deviner! —

« Je quittai, dans la chambre de la comtesse, les bijoux et la robe que je portais, pour prendre un de ses vêtemens. Mes yeux étaient baignés de larmes; j'éprouvais une oppression insupportable. La comtesse me dit enfin qu'elle allait descendre et voir si tout était prêt. En attendant son retour, je fis de vains efforts pour calmer mes esprits. Elle fut quelque tems sans revenir. Enfin elle reparut, et me dit que la marquise était déjà dans la chaise, et que le marquis m'attendait. Vous l'avouerai-je,

ma tendre mère? je me sentis offensée de la conduite d'Oriel. « Ce matin, » me disais-je, « il aurait accouru au-devant de moi; ce soir, il attend que je me rende près de lui! La froideur de l'époux aurait-elle remplacé l'empressement de l'amant? » — Pardonne, Oriel, si ta Suzanne a pu douter un instant de ta tendresse; elle a été bientôt désabusée : et cette pensée coupable a été trop cruellement punie!

« La comtesse jeta sur moi une énorme fourrure qui me couvrait le visage. Je voulus l'écarter de dessus mes yeux.

« Laissez-la ainsi placée, ma chère enfant, » me dit-elle. « La nuit est froide : vos yeux sont enflammés, l'air pourrait vous

faire mal. Ne craignez rien; laissez moi vous conduire. » —

« Elle prit ma main ; la sienne était tremblante. Je pensai qu'elle était touchée de ma situation. Par un mouvement de reconnaissance, je pressai cette main.

« Nous passerons par l'escalier dérobé, » me dit-elle, « afin d'éviter le détour qui mène à la porte de derrière où la chaise vous attend. » —

« Je me suis rappelé depuis qu'il n'y avait dans l'escalier d'autre lumière que la lampe qui l'éclaire ordinairement. Le corridor qui mène à la porte était obscur : j'aurais dû en être étonnée. La comtesse me conduisit jusquà la voiture.

« Marquis, dit-elle, « je vous

remets Suzanne. Ce n'est pas sans peine que j'ai pu arriver jusqu'ici; le passage est si obscur ! Mais pourquoi n'a-t-on pas allumé les lanternes de votre voiture? Vos gens sans doute l'auront oublié ! » —

« Pendant qu'elle parlait, la personne que je prenais pour Oriel m'aidait à monter dans la chaise, et y fut bientôt placée à mes côtés : aussitôt les chevaux partirent avec rapidité. —

« Mes soupçons sont-ils injustes, lorsqu'ils se portent sur la comtesse della Castella ? Aurait-elle été trompée elle-même ? Oh Dieu ! ce mystère horrible ne sera-t-il jamais dévoilé ? L'infortunée Suzanne ne sortira-t-elle jamais de cette effroyable prison ? — Je ne puis écrire davantage. Le souvenir de

la scène qui suivit altère ma raison. Pardonnez à ma faiblesse, ô ma mère; c'est à vous seule que je ne crains pas de la laisser voir.... —

« Au moment où la chaise partait, je m'aperçus que vous n'étiez pas à côté de moi, ma tendre mère.

« Où est donc la marquise, mon cher Oriel? » m'écriai-je; « ne vient-elle pas avec nous? A-t-elle abandonné Suzanne dans ce moment pénible? » —

« La marquise! » me répondit une voix qui m'était inconnue, « vous lui avez dit adieu pour long-tems! » —

« Grand Dieu! puis-je me rappeler ces mots et conserver encore ma raison? —

« Je suis trahie, » m'écriai-je : « le crime est accompli ! mon sort est décidé ! » —

« Oh ! j'espère, » me répondit la même voix, « que vous aurez le courage de vous y soumettre. » —

« Si le misérable qui me tenait ce langage eût mis moins de dureté dans ses expressions, peut-être me serais-je sentie abattue ; mais son insensibilité ranima mes esprits, et je lui demandai d'un ton ferme, en vertu de quelle autorité il agissait de la sorte. — Mon oreille ne me trompait-elle pas, lorsque j'entendis cet homme assis à mes côtés me répondre : « Par une autorité à laquelle vous devez obéir : Par l'autorité que donne la nature ! » —

« Le sang qui circulait dans

mes veines s'arrêta comme s'il eût été glacé. Je saisis son bras, et le serrai avec force. — « Prouvez-le moi, » m'écriai-je, « et je me soumets. Si vous refusez de le faire, je trouverai du secours, et j'assurerai ma liberté. » —

« Prenez-garde, » répliqua-t-il en s'emparant de ma main, « prenez-garde à ce que vous allez faire. Je suis revêtu d'un pouvoir illimité ! votre vie dépend de votre prudence ! Si vous proférez une parole, si vous refusez d'obéir à mes ordres, j'en jure par le Dieu tout-puissant, ce pistolet ou ce poignard m'assureront votre silence pour toujours ! » —

« Etes-vous mon père ?

« Point de questions ; obéissez seulement ! » —

« O ma mère ! si ce récit vous parvient jamais, votre cœur ne saignera-t-il pas lorsque vous apprendrez à quelle horrible situation votre Suzanne s'est trouvée réduite? — Ces mots me pénétrèrent d'effroi. Un père m'aurait-il tenu ce langage? » —

« Nous n'avions encore fait que peu de chemin, lorsque la chaise s'arrêta par l'ordre de cet homme. Il me remit un paquet.

« Ce paquet, » me dit-il, « renferme un habit qui convient mieux à votre courage que celui que vous portez. C'est un habit d'homme. Hâtez-vous de vous en revêtir. — Pour ne pas vous gêner, je vais faire la garde près de la voiture. Vous serez peut-être un peu embarrassée sous ce déguisement ;

mais il est nécessaire : ainsi point d'objections. » —

« A ces mots, il descendit. Je n'avais pas la force d'obéir : cependant la précaution qu'on prenait pour me déguiser, me fit présumer qu'on n'en voulait pas à mes jours. J'élevai mes mains vers ce Dieu qui avait protégé mon enfance. Je le priai de m'apprendre à me soumettre à sa volonté.

« Je fus long-tems avant de parvenir à arranger mon nouvel habillement. — « O Dieu ! » m'écriais-je, « donne à mon bras la force de terrasser ce misérable qui s'arroge le droit de me commander ! » — Mais bientôt l'idée que peut-être j'attenterais aux jours d'un père revenait à mon esprit, et je sentais renaître toute ma faiblesse. —

« Deux ou trois fois cet homme ouvrit la portière pour me demander si j'étais bientôt prête, et comme je répondais que non, d'une voix moins dure, il m'engageait à me hâter, se plaignant du froid de la nuit. Enfin, nous nous remîmes en route. La lune semblait vouloir nous refuser sa lueur, et bientôt les étoiles, brillant d'un éclat moins vif, me firent juger que la nuit était déjà fort avancée. Après avoir fait encore quelques milles, la chaise s'arrêta de nouveau. Le bruit des vagues m'apprit que nous n'étions pas éloignés de la mer. Ce fut alors seulement que je m'abandonnai au désespoir. Jusque-là mon courage s'était soutenu ; mais je perdais toute espérance d'échapper

à mon ravisseur ; je tombai dans une sorte d'anéantissement, et la vie même me devint indifférente.

« Lorsque nous nous arrêtâmes, cet homme descendit, et me laissa pendant assez long-tems livrée à mes tristes réflexions. Le tems était froid et le vent violent. Le lieu dans lequel je me trouvais présentait un aspect sauvage ; le silence qui m'environnait n'était interrompu que par le bruit des vagues qui se brisaient contre les rochers, et par l'aigre sifflement du postillon. Tout redoublait ma mélancolie. —

« Je fus tirée de ma rêverie par le retour de mon ravisseur qui ouvrit la portière, et m'engagea à descendre. Il prit mon bras, et dit quelques mots au postillon ;

celui-ci partit aussitôt; et, après avoir fait quelques pas vers le rivage, nous entrâmes dans une misérable cabane habitée par un batelier. Le maître de la cabane joignait à toute la rudesse d'un matelot l'humanité dont cette espèce d'hommes est susceptible. Il alluma du feu, me fit asseoir à la meilleure place, et me pressa de prendre quelque nourriture. Etait-ce le besoin ou la compassion qui me détermina à partager le repas de cet infortuné? — Je jetai les yeux autour de moi... O ma mère! quelles tristes réflexions vinrent m'assaillir? Je voyais la misère la plus dégoûtante, et mon esprit se reportait vers vous, vers votre demeure, vers cette fête splendide dont quelques heures

auparavant j'étais, pour ainsi dire, la Divinité !

« Le jour commençait à peine à paraître, lorsque mon compagnon de voyage me dit qu'il était tems de partir. Il me conduisit au rivage, et me donna la main pour entrer dans un petit bateau qui y était attaché. J'étais enveloppée dans la fourrure de la comtesse. Le batelier mit sa redingotte autour de mes pieds. Une femme se tenait sur le bord du rivage, et m'examinait attentivement. Son attention redoubla en voyant mon chapeau enlevé par le vent, et ma longue chevelure retomber sur mes épaules. L'homme qui m'accompagnait craignit sans doute les soupçons de cette femme, car il ordonna à Shenkin, le maître

du bateau ; de pousser au large sur-le-champ. Je me voyais suspendue sur l'abyme : une planche fragile me séparait de l'éternité. J'étais préparée au sacrifice d'une vie que j'aurais abandonnée sans regret, et me recommandant à la protection du ciel, j'appuyai ma tête sur le banc. Le mouvement du bateau ne tarda pas à m'incommoder : je m'en plaignis, et Shenkin me présenta de l'eau-de-vie dans une tasse de bois. L'honnêteté franche de ce bon marin, et ses attentions pour moi, m'empêchèrent de rejeter son offre. J'en avalai quelques gouttes, et bientôt je me sentis soulagée : peu d'instans après, un profond sommeil me fit oublier le sentiment de mes maux.

« Notre petite barque vogua pendant un jour et une nuit. Le lendemain matin, nous approchâmes de la terre, et j'y fus déposée plus morte que vive. On me conduisit à peu de distance du rivage, dans une maison qu'on appelait une *auberge*, et où j'espérais pouvoir prendre quelque repos. Je le dis à mon conducteur; mais il me répondit: « Ce que vous désirez est impossible. Nous ne nous arrêterons ici que le tems nécessaire pour y trouver un bâtiment sur lequel nous nous embarquerons: jusque-là, vous pouvez demander tous les rafraîchissemens dont vous avez besoin. » — Les représentations étaient inutiles; et, sans accepter ses offres, trop fière pour m'a-

baisser jusqu'à la prière, je lui dis que j'étais prête à le suivre. Ma complaisance lui plut, il me montra plus d'égards, me fit préparer quelques mets délicats, et me força à boire un grand verre de vin chaud qui me rendit de nouvelles forces. Le croirez-vous, ma chère maman, je sentis quelque reconnaissance pour les attentions de cet homme ?

« Après deux heures de repos, je me trouvai encore exposée aux fatigues d'un nouveau voyage ; mais celui-ci du moins paraissait moins dangereux, parce que nous nous éloignions peu du rivage. Nous descendîmes à terre une seconde fois. J'ai su depuis que c'était à l'île de Wight. Là, mon compagnon, voyant l'état de fai-

blesse et d'accablement dans lequel j'étais tombée, fut obligé de s'arrêter quelques jours.

« Au bout de trois jours, je fus de nouveau conduite au rivage, et cette fois on me fit monter dans un grand vaisseau. Je jugeai alors que j'allais être emmenée loin de ma patrie, loin de tous ceux que je chérissais. En voyant la terre se perdre à mes regards, je priai le ciel de veiller sur vos jours, de vous rendre le bonheur. O ma mère! toucherai-je encore cette terre chérie? Recevrai-je encore les tendres embrassemens de ma protectrice? Et ces liens si cruellement rompus, les reprendrai-je jamais? — « Jamais! » me répondent ces voûtes effrayantes qui s'élèvent au-dessus de ma

tête. — Oh ! pourquoi l'abyme ne m'a-t-il pas engloutie ? Pourquoi mon courage n'égale-t-il pas les maux que j'endure ? —

« En lisant cet écrit sans suite, vous devez croire mon cerveau dérangé. Hélas ! non, ma tendre mère ; en perdant la raison, j'aurais du moins perdu le sentiment de mes malheurs. Qu'est-ce que la folie, si ce n'est l'oubli du passé, l'ignorance du présent et l'imprévoyance de l'avenir? J'ai conservé le souvenir de vos bontés, je sens toute l'horreur de ma situation présente, et je prévois les maux qui me menacent.... —

« Après une traversée de plusieurs heures, nous aperçûmes le rivage opposé. J'écoutai sans émotion mon ravisseur, lorsqu'il me

dit que nous approchions des côtes de France ; mais j'éprouvai une sorte de satisfaction en apprenant que là se termineraient nos voyages par mer. J'étais si malade, si fatiguée !... —

« Je n'essaierai pas de vous dépeindre les lieux par lesquels j'ai passé. Ils m'étaient tous inconnus, et mon compagnon cherchait à me dérober jusqu'à la connaissance de leur nom, que je ne daignais pas même lui demander. Que m'importait le nom des villes que je traversais ? Ne savais-je pas que la mer me séparait de vous ? Je parlerai seulement de l'endroit où il fut permis à votre pauvre Suzanne de reprendre les habits de son sexe Je ne puis vous exprimer la joie que j'éprouvai en

enveloppant mes membres fatigués dans une longue robe de soie grise. La ville dans laquelle nous nous trouvions, se nomme Briançon. Je dois vous parler de la digne femme qui tient l'hôtel où nous logeâmes. Pour moi, sans doute, je ne la reverrai plus; mais vous, ma chère maman, vous passerez peut-être par cette ville. Le nom de cette femme est *Livernon*; elle m'eût offert sa protection et son appui, si mon Argus n'avait toujours eu les yeux sur moi.

« De cette ville, j'apercevais les Alpes majestueuses, et leur cime couverte de neige. Je jugeai que nous allions les franchir, et si quelque chose eût pu soulager ma douleur, sans doute ce spectacle

imposant et l'idée de ce voyage y auraient apporté quelque distraction. Mais mon cœur était insensible, même aux beautés de la nature. Suzanne, loin de vous, ne ressemblait plus à Suzanne près de sa mère adorée.

« Nous prîmes la route des Alpes, comme je l'avais deviné; mais je m'étais trompée en pensant que leurs beautés ne feraient aucune impression sur mon ame. A mesure que nous montions, je sentais mes idées s'agrandir; et, de la cime de ces monts fameux, je contemplai avec ravissement cette immense étendue qui s'offrait à mes yeux étonnés. Cependant le souvenir de mes peines, et de la distance qui me séparait de vous, ma tendre

mère, vint interrompre ma méditation. Je me vis avec effroi abandonnée au milieu de cette solitude, et croyant trouver un appui dans mon compagnon de voyage, par un mouvement involontaire, je serrai son bras ; mais je le quittai aussitôt. Un froid glacial, plus perçant que celui qui engourdissait mes sens, pénétra jusqu'au fond de mon cœur. — O nature ! m'aurais-tu trompée ? — Non ; cet homme ne peut être mon père !.... —

« Je n'ai pas encore essayé de vous dépeindre cet homme : je vais l'entreprendre. Sa figure est martiale ; ses yeux noirs, enfoncés, et couverts d'un sourcil épais, me font frissonner lorsque je le vois épier tous mes mouvemens. Sa

taille élevée annonce la force ; il semble formé pour les plus noirs attentats ; et, vous le dirai-je, je croyais le voir sans cesse attendant le moment favorable pour exécuter le meurtre dont il m'avait menacée. Pour cette fois, ma chère maman, ne me pardonnerez-vous pas de juger cet homme d'une manière défavorable ?

« Employer l'assassinat ! le misérable ! L'ai-je donc offensé ? Ne me suis-je pas soumise en silence à ma triste destinée ? Ai-je résisté même à sa volonté ? Un père aurait-il pu frapper le sein de sa fille ? O ma mère ! j'aurais préféré voir couler mon sang plutôt que de l'entendre réclamer de moi l'obéissance d'une fille.

« Lorsque nous entrâmes en Ita-

lie, un nouveau soupçon s'empara de mon esprit. J'avais ouï dire que, dans ce pays, souvent de jeunes filles étaient enfermées dans des cloîtres, tombeaux destinés à ensevelir des victimes vivantes. — « Eh quoi ! » m'écriai-je, « est-ce donc là le sort qu'on me réserve ? Plutôt mourir que de céder à un pouvoir que je ne puis reconnaître ! » —

« Nous avancions à travers des vallées de neige et des montagnes de glace. Plusieurs fois nous fûmes obligés de descendre pour nous réchauffer près d'un feu que nous allumions. Je pense que nous étions au milieu des glaciers de la Savoie. Je désirais vivement la fin de ce fatigant voyage. Bientôt mes vœux furent accomplis. Une

vaste forêt s'offrit à notre vue ; alors mon conducteur rompit le silence qu'il gardait depuis plusieurs heures.

« Dieu merci ! » s'écria-t-il ; « nous touchons au terme de notre voyage. » —

« Je portai mes regards autour de moi, et je n'aperçus aucune trace d'habitation. Cet aspect effrayant, le silence qui régnait autour de moi, redoublèrent ma terreur ; et mon imagination me représenta cette forêt comme un lieu propre à l'exécution des desseins du crime.

« Arrivés à la forêt, nous avançâmes assez long-tems, jusqu'à ce qu'un bâtiment dont les ruines annonçaient la grandeur passée vint frapper nos regards. Quel-

ques-unes de ses tours gigantesques s'élevaient encore avec orgueil, tandis que d'autres renversées à terre attestaient la puissance du tems.

« Une porte large et pésante cria sur ses gonds, lorsque nous entrâmes dans la cour où une vieille femme nous reçut. Elle paraissait prévenue de notre arrivée. Elle me salua de la tête, et sans proférer une parole, elle marcha devant moi. Nous traversâmes un grand vestibule auquel aboutissaient plusieurs passages obscurs. Après avoir monté un escalier, et suivi une longue galerie, nous arrivâmes dans une salle ornée de colonnes de marbre. Des figures colossales supportaient un dôme; de la voûte

descendait un cordon de soie pourpre, auquel était sans doute suspendu jadis un lustre élégant remplacé maintenant par une lampe de fer. Le parquet d'un bois noir était recouvert d'un tapis déchiré. Une tapisserie de velours tombait en lambeaux le long des murs. Le reste de l'ameublement annonçait la même vétusté. Ce qui me plût davantage dans cette chambre, fut une large cheminée dans laquelle un grand feu était allumé.

« Cette pièce et celles qui y sont attenantes, » me dit mon compagnon de voyage, « formeront votre appartement. Vous pouvez vous y promener tant qu'il vous plaira; mais votre domaine ne s'étend pas au-delà de ces portes. » —

« Cette froide ironie excita mon indignation. « Si ce lieu doit être ma prison, » lui répondis-je, « j'espère du moins y être débarrassée de la présence d'un homme qui m'est odieux. » —

« Il me regarda d'un air étonné. Ma fermeté l'avait surpris, et me jetant un regard de mépris et de pitié, il sortit.

« Au milieu de ces vastes appartemens où j'étais abandonnée, mes soupirs interrompaient seuls le silence qui m'environnait; mais ils ne pouvaient être entendus de vous, ma tendre mère, ni de ceux que je chéris.

« Oriel! mon ami, mon époux, si j'ose lui donner ce titre, une voix secrète me crie que nous sommes séparés pour toujours!

Oh ! pourquoi le ciel a-t-il permis que ces tristes nœuds fussent tissus, si les longs regrets d'un veuvage incertain devaient nous consumer tous deux ? Hélas, Oriel ! j'étais donc née pour ton malheur ? O ma mère ! a-t-il cherché son épouse infortunée ? La cherche-t-il encore. Peut-être en ce moment, errant dans le monde, poursuit-il une ombre vaine loin des lieux qui cachent Suzanne à tous les regards !

« La femme qui m'avait reçue à mon arrivée dans le château, m'apporta pour mon souper des fruits secs, du pain excellent, et un petit flacon de vin. A peine avais-je fini mon repas, qu'une nouvelle inquiétude vint s'emparer de moi. Je pensai qu'on

avait pu mêler quelques poisons à mon breuvage. Pour m'en assurer, je vidai entièrement le flacon ; mais je ne trouvai au fond aucune substance étrangère, et ma crainte se dissipa.

« En partant de l'abbaye, j'avais sur moi ma montre. Pendant le voyage, je la regardais comme le seul bien qui m'appartînt encore ; mais dans ma solitude, elle devenait pour moi une compagne précieuse. Je la posai près de moi sur la table : elle marquait lentement les premières heures de ma captivité. Il était minuit, lorsque le feu près de s'éteindre, m'avertit qu'il était tems d'aller chercher le repos. Je pris la lampe. A sa faible lueur, j'examinai en tremblant les objets qui m'environnaient ; à

chaque instant je croyais entendre les pas d'un assassin.

« Je parcourus deux chambres attenantes à celle d'où je sortais : tout y était dans un délabrement affreux. Dans l'une, je trouvai quelques livres ; mais l'humidité avait tellement lié les feuilles entr'elles, que j'essayai vainement de les ouvrir. Ma chambre à coucher était la pièce la moins désagréable de tout mon appartement. Elle me parut avoir été réparée nouvellement. Le lit et les meubles qui la composaient étaient presque d'un goût moderne. A côté se trouvait un cabinet dans lequel je fus surprise d'apercevoir une petite malle. Elle était remplie de linge et de vêtemens de femme. Les objets qu'elle renfermait n'étaient pas

neufs, et je ne pouvais croire qu'ils fussent destinés à mon usage. Ils étaient marqués des lettres E. T. Cette malle appartenait-elle à quelqu'un du château? Mais pourquoi n'était-elle pas fermée? Si ce linge et ces vêtemens étaient destinés à mon usage, on n'avait donc pas le dessein d'attenter à mes jours. Occupée de toutes ces réflexions, je me couchai. Le sommeil semblait s'éloigner de mes paupières. Enfin je m'endormis. Les songes les plus bizarres et les plus effrayans s'offrirent à mon imagination, et je me réjouis le lendemain, lorsque le soleil, pénétrant à travers les fenêtres, vint dissiper les fantômes de la nuit.

«Je rentrai dans la grande pièce, et je la trouvai préparée pour me

recevoir. Mon déjeûner était devant le feu. Je m'assis ; mais, le croirez-vous ? je sentis renaître mes soupçons. Après avoir versé du café dans ma tasse, je n'osai pas le prendre. Je me contentai de manger du pain, et je me disposais à boire un verre d'eau bien limpide, lorsque la même femme qui m'avait servi la veille entra, et s'approcha de moi. Je l'observais avec attention. En voyant ma tasse pleine, et ce qui restait dans la cafetière, il lui fut facile de juger que je n'en avais pas pris une goutte. Aussitôt, comme si elle eût deviné mes craintes, elle but tout ce que j'avais versé dans ma tasse.

« Est-il possible que j'aie éprouvé un sentiment qui m'ait forcé à

rougir devant une servante ? Je me sentis humiliée ; j'aurais demandé pardon à cette femme, si elle m'eût adressé la parole ; mais le silence qu'elle gardait me ferma la bouche. Pour réparer l'outrage que je lui avais fait, je bus en sa présence ce qui restait dans la cafetière. Depuis ce moment, j'ai mangé avec confiance tout ce qu'elle m'a présenté.

« Mon gardien (car je ne sais quel nom lui donner), entra bientôt après que la vieille femme se fut retirée. A son aspect, je détournai la tête.

« J'ai besoin de vous entretenir quelques instans, » dit-il en s'approchant de moi. — Je me levai pour m'éloigner. — « Ne craignez rien, » ajouta-t-il ; « je n'ai pas

l'intention de vous insulter. » —

« Hâtez-vous donc, je suis prête à vous entendre. » —

« Je vous l'ai déjà dit, ce lieu doit être désormais votre demeure. J'ai agi par l'ordre d'une personne dont vous devez respecter l'autorité; c'est encore par son ordre que je vous adresse la parole. La femme que vous avez vue doit vous obéir; vous pouvez lui demander tout ce qui vous sera nécessaire. Ne lui faites aucune question : elle n'y répondrait pas. Vous tenteriez vainement de vous échapper de cette enceinte. Ne demandez pas même à parcourir le reste de ce château : cette permission vous serait refusée. N'espérez pas sortir jamais de ces murs : ils vous renferment pour toujours ! » —

« O ma mère ! est-il vrai que je sois destinée à traîner ici ma triste existence ? Cet ordre cruel ne sera-t-il jamais révoqué ?

« Pendant que cet homme parlait, mes yeux étaient fixés sur un objet que j'examinais attentivement, sans paraître écouter ses paroles. Il fut offensé de ma hauteur, et il ajouta en élevant la voix :

« Cette fierté ne convient pas à votre situation, Madame. Soyez assurée que le meilleur moyen de faire écouter vos demandes est d'accorder vous-même plus d'attention à ceux qui ont sur vous quelque autorité. Vous êtes prisonnière ici, et cet esprit orgueilleux sera un jour rabaissé. » —

« Je me tournai de son côté :

« Cette autorité que vous avez usurpée sur moi, » lui dis-je avec fermeté, « vous donne-t-elle le droit de m'insulter? J'espère du moins que ma chambre est un asile que vous n'oserez pas violer. Si vous avez rempli votre mission, retirez-vous. Si vous avez encore un crime à commettre, j'aurai le courage de supporter la mort qui m'est préparée! » —

« J'allais rentrer dans ma chambre pour éviter sa présence; lorsque lui-même sortit, sans ajouter un mot. Depuis ce tems, je ne l'ai vu que deux fois: la première, il vint sous prétexte d'arranger quelques pans de la tapisserie; la seconde, pour me demander si je désirais quelque chose. — « Des livres, de l'encre, du papier et

des plumes, » lui répondis-je brièvement. — « Vous aurez des livres, » me dit-il; « le reste ne peut vous être accordé. — « Je n'insistai pas davantage. — « Vous en trouverez quelques-uns dans la chambre intérieure, » ajouta-t-il; « s'ils ne vous suffisent pas, on tâchera de vous en procurer d'autres. » — Il se retira.

« A peine m'avait-il quittée, que j'allai examiner ces livres. C'étaient les mêmes dont je vous ai déjà parlé. La plupart étaient en français ou en italien, et portaient les armes de quelque noble personnage. Quelques-uns, moins anciens, étaient en anglais. Je remarquai sur la couverture les lettres E. T. Que signifient donc ces lettres que je retrouve par-

tout? Au-dessous des tablettes où ils étaient placés, j'aperçus plusieurs tiroirs d'un travail précieux. Je les ouvris, et quelle fut ma joie en trouvant que l'un d'eux renfermait une ample provision de papier, et de tout ce qu'il fallait pour écrire? Je pris quelques cahiers; et, après avoir soigneusement renfermé le reste de mon trésor, je me renfermai dans ma chambre, où je commençai à écrire ce triste récit. J'écris la nuit, de peur d'être surprise par un de mes gardiens. Avant de me coucher, je cache mon papier derrière la tapisserie, dans un endroit où probablement la femme qui me sert ne le découvrira pas.

« Le silence que garde cette femme me déplaît. Cependant,

elle est fort attentive ; elle obéit à mes ordres avec autant de promptitude que son âge le lui permet; souvent même elle prévient mes desirs. Je ne sais si elle est muette, ou si ce silence lui est ordonné. Je veux le lui demander, quoique cet homme, que je ne puis supporter, m'ait dit que mes questions seraient inutiles. J'aurais du plaisir à entendre le son d'une voix humaine.... —

« Ce matin, j'ai fait à dessein quelques demandes insignifiantes à cette femme. Elle a posé son doigt sur sa bouche, et m'a fait un geste expressif. —

« Ne pouvez-vous parler ? » lui ai-je dit. —

« Non, Madame, » me répondit-elle à voix basse. — Je ne pus

en tirer une autre parole. Sans doute elle est surveillée par cet homme. —

« Aujourd'hui, j'ai été surprise de voir entrer cette femme dans la chambre où je lisais.

« Voulez-vous que je vous apporte du bois, Madame? » me dit-elle. — En entendant sa voix, je la regardai avec étonnement.

Elle s'en aperçut. « Maintenant, » ajouta-t-elle, « je puis parler un peu. Cet homme est parti. » —

« Il est parti! » m'écriai-je; « depuis quand? Doit-il encore revenir? » —

« Je ne sais; il ne me l'a pas dit. — Comment trouvez-vous cette demeure? J'espère qu'il ne vous manque rien. Ce château est

bien ancien. J'ai assez vécu pour le voir se détruire en partie, et pour y être témoin de choses bien étranges ! — Vous apporterai-je du bois ? » —

Sans faire attention à sa dernière question. « Comment puis-je parler de cette demeure, » lui répondis-je ; « je n'en connais que la partie destinée à me servir de prison ? J'aurais bien désiré voir le reste du château ; mais je n'ose pas vous en demander la permission, puisque je sais qu'elle me serait refusée. » —

« La vieille femme garda le silence. — —

« Je voudrais savoir s'il y a ici quelqu'instrument de musique. Je m'en informerai. Je suis fâchée de n'en avoir pas fait la question

à cet homme. Peut-être pourrais-je répéter ici maintenant quelques-uns de ces airs italiens que vous écoutiez avec tant de plaisir. —

« Annette m'a parlé d'une dame qui fut aussi détenue dans ce château. Lorsqu'elle m'apporta mon souper hier au soir, il me fut facile de juger qu'elle avait pris une forte dose de vin de Toscane, qu'elle affectionne particulièrement. Mon repas fini, je lui dis qu'elle pouvait se retirer.

« O Madame, » me dit-elle, « si le sommeil n'était un besoin qu'il faut satisfaire, je ne me coucherais jamais ! Je vois dans mes songes des choses si extraordinaires ! — J'ai toujours soin de laisser brûler ma lampe : cependant quelquefois je la trouve

éteinte quand je m'éveille. Combien alors je me sens effrayée ! » —

« Croyez-vous donc qu'une lampe puisse brûler éternellement ? » —

« Non sans doute ; mais je sais bien qui l'éteint, » ajouta-t-elle en secouant la tête. —

« Et qui donc, Annette ? » —

« C'est la dame folle ! » —

« La dame folle ! » m'écriai-je ; « que voulez-vous dire ? » —

« Eh quoi ! ne l'avez-vous pas vue ? J'en suis surprise. — En un clin-d'œil elle parcourt tout le château. Elle est par-tout ici. Cet appartement était le sien. La pauvre dame ! » —

« Au nom du ciel ! Apprenez-moi s'il existe dans ce château un être qui partage ma captivité ? —

Cette demeure serait-elle destinée à renfermer des fous? » demandai-je en la saisissant fortement par le bras. —

« Mon effroi sembla rappeler la raison d'Annette.

« Rassurez-vous, Madame. Vous êtes la seule personne renfermée dans ce château. La dame dont je parlais est morte, et quelquefois elle m'apparaît en songe; je sens que ma tête n'est pas entièrement libre en ce moment: demain je reviendrai sur le chapitre de la dame. » —

« J'ai réfléchi toute la nuit au sort de cette femme infortunée: son image me poursuivait sans cesse. Vous allez me croire aussi superstitieuse qu'Annette. Peut-être tout ce qu'elle m'avait ra-

conté n'était-il qu'une vision dénuée de fondement. — Je veux être éclaircie. —

« Mes questions ont été inutiles. Annette m'a seulement répondu qu'une jeune dame, issue de la famille à laquelle appartenait jadis ce château, avait perdu la raison, et qu'elle y était morte après une captivité de quelques années. — Cette réponse ne satisfait pas ma curiosité. Il y a dans tout ceci un mystère que je ne puis comprendre. Pourquoi cette femme garde-t-elle le silence maintenant avec moi, après avoir été si peu réservée? — —

« Je ne puis me plaindre d'Annette. Cette excellente créature redouble chaque jour de soins et d'attentions pour moi. Si je lui

racontais mes malheurs, je suis persuadée qu'elle ferait tout au monde pour me servir ; mais, hélas ! j'attirerais sans doute sur sa tête tous les maux qui m'accablent. Ce matin, suivant sa coutume, elle est venue dans ma chambre.

« Madame, » me dit-elle, « peut-être désirez-vous quelques livres ou de la musique. Je suis fâchée de vous voir toujours aussi triste, et voudrais contribuer à vous distraire. Parlez ; je vais envoyer Roberto à la ville : il me rapportera tout ce que vous demanderez. » —

« Ses regards, le son de sa voix exprimaient tant de bonté, que je me crus un moment à l'abbaye de Lussington.

« Ma chère, ma bonne Annette ! » m'écriai-je. Mes sanglots m'empêchèrent d'en dire davantage.

« O Madame ! » ajouta-t-elle, « il n'est pas au pouvoir de la pauvre Annette de vous témoigner tout l'intérêt qu'elle prend à votre sort ; il faut qu'elle obéisse à des ordres rigoureux. C'est à regret qu'elle ferme sur vous ces verroux pesans ; mais elle n'est pas la maitresse. Parlez : désirez-vous quelque chose ? » —

« Je ne possède pas un denier, ma chère Annette ; je vous remercie de votre offre. » —

« Mais je suis chargée de pourvoir à vos besoins. » —

« J'aime cette femme. Elle mérite mon attachement. Elle est bonne, mais elle est fidèle à ses

devoirs. Quels que soient ceux qui l'emploient, elle leur obéit, sans oublier ce que l'humanité exige d'elle. Pour ne pas la blesser par un refus, je lui demandai de la soie et quelques aiguilles pour broder. — —

« Depuis le commencement de ma captivité, j'ai coutume de me promener chaque jour, pendant un certain tems; je parcours d'une extrémité à l'autre tout mon appartement : par ce moyen, je fais assez d'exercice pour conserver l'agilité de mes membres. La température me permet de laisser mes fenêtres ouvertes, et je respire avec délices la fraîcheur de l'air embaumé. Une multitude d'oiseaux rassemblés dans la forêt semblent chercher par leurs chants

à soulager ma tristesse. Quelquefois, ils viennent se reposer sur ma fenêtre. J'attrapai dernièrement une de ces jolies petites créatures, et j'allais lui couper les ailes, lorsque je me reprochai ma barbarie en la sentant trembler dans ma main.

« Non, » m'écriai-je; « moi qui soupire après la liberté, je ne te priverai pas de la tienne ! Je ne te ravirai pas à ta compagne ou à tes petits qui attendent tes caresses et tes soins. Va, chétive créature, va retrouver ton nid et tes amours. Je te rends cette liberté pour laquelle le ciel t'a formée ! » — —

« Je faisais ce matin ma promenade accoutumée, lorsqu'Annette entra dans ma chambre. Elle paraissait avoir quelque chose

de particulier à me dire ; cependant je remarquais en elle un air embarrassé. Elle s'occupa d'abord de quelques arrangemens. Enfin elle me dit :

« Cette promenade répétée tant de fois doit bien vous ennuyer, Madame. Il y a de si beaux jardins dépendans de ce château ! De cette fenêtre, vous pouvez en voir une partie. » —

« J'y ai souvent promené mes regards, Annette. Ils paraissent bien négligés ! » —

« Il est vrai, » me répondit-elle; « les murs qui les environnent sont en partie dégradés, et offrent un passage facile. Cependant, Madame, tels qu'ils sont, si... » Elle s'arrêta et me regarda. —

« Que voulez-vous dire Annette ? » —

« Si vous vouliez vous y promener ! » —

« Je fixai à mon tour sur elle des yeux étonnés. — « Est-il possible, » me disais-je, « que cette femme consente à s'exposer pour moi, ou qu'elle compte assez sur ma bonne foi, pour me croire incapable d'abuser de sa confiance ? » —

« Elle me vit hésiter, et devinant sans doute ma pensée, elle ajouta : « Tant que vous vous promènerez dans l'allée du milieu, vous ne pouvez être aperçue ; mais si vous vous en écartiez, vous pourriez être rencontrée par des gens qui traversent la forêt, et pénètrent quelquefois dans les jardins par l'extrémité qui est presqu'entièrement ouverte. S'il

y avait quelqu'un dans le château, je n'oserais pas prendre sur moi de vous laisser cette liberté; mais, je suis seule ici chargée de votre garde, permettez-moi de le dire, et je vous vois à regret privée même du plaisir de vous promener. L'air pur et frais vous serait salutaire. »—

« Cette femme m'étonnait. Sa délicatesse, en me désignant la partie dans laquelle je pouvais me promener, sans m'enjoindre de ne pas m'en écarter, sa confiance en moi, tout en avouant qu'elle était seule préposée à ma garde, me montraient sa noble générosité, et j'aurais préféré une éternelle captivité, plutôt que d'en abuser, quand même j'aurais vu mes amis les plus chers m'ou-

vrir leurs bras pour me recevoir — —

« Quand on n'a pas gémi dans une longue captivité, on ne peut s'imaginer le plaisir que j'éprouvai en respirant librement un air pur au milieu d'un champ de verdure. Il me semblait que j'étais rendue à une nouvelle vie ; les fleurs avaient pour moi un nouveau charme. Je parcourus le sentier que m'avait indiqué Annette, jusqu'à ce que la fatigue m'obligeât à regagner mon appartement. Je cueillis quelques-unes des plus belles fleurs pour en orner ma chambre, et je pris aussi quelques fruits. En rentrant, je rencontrai Annette : elle parut joyeuse de me voir satisfaite, et, quoique j'eusse été long-tems dehors, elle

ne me demanda pas quelle allée j'avais suivie. Je lui offris quelques-uns de mes fruits, qu'elle accepta en baisant la main qui les lui présentait.

« Pauvre Annette, si jamais le ciel permet que je sois délivrée de ma prison, je n'oublierai pas ta douceur qui m'a aidée à la supporter ! » — —

« Je me suis encore promenée ce matin, ma chère maman, et j'ai examiné tout à loisir l'étendue de ces vastes jardins. Hier, je n'étais occupée qu'à jouir de la liberté qui m'était accordée. Je n'ai cependant pas prolongé ma promenade jusqu'à l'extrémité. En sortant de mon appartement, après avoir descendu l'escalier, un corridor obscur conduit au

jardin. Il est fermé par une porte pesante. Plusieurs passages y aboutissent; mais j'ai craint d'abuser de la bonté d'Annette en m'informant de leur issue. Les allées du jardin paraissent avoir été ménagées avec art, mais les ronces m'arrêtaient à chaque pas. On y voit les restes de quelques fabriques. J'ai aperçu les ruines d'un temple près duquel s'élève encore une fontaine, desséchée depuis longtems. Les arbres, sans culture, penchent vers la terre leurs branches couvertes de fruits; au milieu des herbes sauvages, les plus belles fleurs forment un contraste admirable. De l'allée du milieu, on découvre le château dont l'aspect est imposant.

« Annette ne m'accompagne pas

dans mes promenades. Je suis libre de les prolonger à mon gré, et de choisir l'heure qui me plaît. Je me contente de me promener une fois le matin et une fois le soir ; mais je ne sors pas sans en avoir informé Annette. — Aujourd'hui, elle est venue dans ma chambre pour me prier de ne pas descendre, parce qu'elle attendait Roberto qui devait rapporter des provisions; elle craignait qu'il ne m'aperçût : « Je viendrai vous avertir, » ajouta-t-elle, « quand il sera parti. » —

« Avec quel respect elle demandait comme une faveur ce qu'elle pouvait annoncer comme un ordre ! — —

« Cette nuit, ma chère marquise, j'ai éprouvé une terreur

que je ne puis exprimer, et je rougis de vous en dire la cause. Le malheur, ou ce silence qui règne autour de moi aurait-il affaibli mon esprit? J'étais assise dans ma chambre près de la fenêtre : je considérais la marche de la lune entourée d'une sombre majesté. A la vue de ce spectacle imposant, mon ame s'élevait vers son auteur. Tout-à-coup un soupir douloureux vient frapper mon oreille. Il semblait venir de derrière la tapisserie. Je demeurai à la même place, immobile, les yeux fixés vers le lieu d'où il partait. J'entendis une seconde fois le même bruit à une plus grande distance. Je respirais à peine. Mais, ô ciel ! jugez de mon effroi, ma mère, lorsque j'aperçus à travers

l'ouverture de la tapisserie une grande figure dont le vêtement, frappé par les rayons de la lune, brilla à mes yeux, et le fantôme disparut au même instant. J'étais pétrifiée ; mon imagination me représentait les objets les plus effrayans. Votre Suzanne est-elle devenue superstitieuse ?—Suivant mon usage, j'avais fermé ma porte, et mes mains tremblantes l'ouvrirent avec peine, lorsque je fus revenue à moi. Je me traînai jusqu'à la grande chambre pour y prendre la lampe que j'y avais laissée allumée.

« Annette était couchée ; mais, quand même elle n'eût pas encore été endormie, je ne pouvais l'appeler. De quel secours d'ailleurs eût-elle été pour moi ? Peut-être

son effroi aurait-il augmenté le mien !

« Je pris la lampe, et, à sa pâle lueur, j'examinai tous les objets renfermés dans la grande salle, et dans la pièce attenante. Je n'y trouvai rien qui pût m'alarmer. Mes sens étaient plus calmes lorsque je rentrai dans ma chambre, où je continuai le même examen. Mon attention se porta sur le lambeau de tapisserie, au travers duquel j'avais aperçu la cause de mon effroi. Je le soulevai, et je vis que le mur était recouvert d'un salpêtre brillant. Soulagée d'une partie de mes craintes, je me mis au lit, sans cependant éteindre ma lumière. Combien cette nuit me parut longue ! Le sommeil me fuit, et

je frissonnais au bruit du vent qui agitait les arbres de la forêt. Enfin le soleil vint dissiper les ténèbres. Jamais l'indien ne salua cet astre avec une joie plus vive que celle qu'éprouva votre Suzanne en apercevant ses rayons.—

« Je ris aujourd'hui de mes alarmes, ma chère maman. Je ne voulais pas les faire connaître à la pauvre Annette, de peur de l'inquiéter; mais ce soir elle m'a demandé si j'avais entendu les loups la nuit dernière. — « Quoique je sois accoutumée à leurs hurlemens, » ajouta-t-elle, « j'en ai été effrayée, et si je n'eusse craint de troubler votre sommeil, je serais venue vous rassurer. » —

« Je rougis en me rappelant ma faiblesse. — « Il est vrai, » lui

dis-je, « j'ai été aussi très-effrayée ; mais à l'avenir j'aurai plus de courage. » —

« Je suis bien-aise d'avoir découvert la cause de ma terreur. Combien peu de chose suffit pour produire de grands effets ! — —

« Hélas ! ma chère marquise, je pense quelquefois au sort qui attend votre pauvre Suzanne, si elle a le malheur de perdre cette bonne Annette ! Annette est vieille et faible ; il lui reste peu de tems à vivre, et je tremble que sa mort n'arrive tout-à-coup. Renfermée dans cet affreux séjour, loin de tous les êtres vivans, mes cris ne seraient pas entendus, et rien ne pourrait me sauver d'une mort horrible ! Oh ! pourquoi cet être inconnu qui me retient en son

pouvoir n'a-t-il pas mis un terme à mes jours, plutôt que de les prolonger au milieu d'un supplice plus cruel que la mort ? —

« O ma mère, cette idée m'accable ! Hélas ! je me croyais la plus infortunée des femmes ! — J'osais accuser la Providence ! — Insensée ! combien sont légères mes souffrances comparées à celles sous le poids desquelles a succombé un être innocent et sans appui ! Ces murs ont renfermé une autre victime ! Ils ont seuls répondu aux cris du désespoir et de l'égarement. Et c'est une femme... O ma mère ! peut-il appartenir à notre sexe, ce monstre exécrable qui a porté la mort dans un cœur qu'il devait rendre à la paix ? —

« J'avais rempli du récit de mes

malheurs tout le papier que j'avais pris dans le tiroir, et hier j'allais y chercher ce qui restait, quand le hasard me fit découvrir un autre tiroir secret. J'y trouvai un rouleau de papiers attachés avec un cordon de soie qui tomba en poussière lorsque je le touchai. Le papier était noirci et humide, l'écriture pâle et totalement effacée dans quelques endroits. Je jugeai que ces papiers étaient renfermés depuis plusieurs années. O ma mère ! de combien d'horreurs ces murs ont été témoins ! Quels tyrans ont le droit de les y commettre impunément ? Quelle victime demande encore leur furie?—

« O ma mère ! mes pleurs effacent les lignes que je trace ; mais ce n'est pas sur mon sort que j'en

répands. Puissent-ils être un hommage rendu à un être souffrant ! Souffrant ! hélas ! il ne souffre plus. Je n'en puis douter ; c'est la pauvre insensée dont Annette m'a parlé. Elle repose en paix maintenant ! Quand viendra le tems où Suzanne aussi goûtera le repos? —

Je transcris ces billets dans l'ordre où je les trouve. — —

« Je n'en puis lire davantage, » s'écria milady Benting en posant le papier sur la table ; « mon cœur est brisé ! »

« Suzanne, ma chère Suzanne, combien tes peines ont été grandes ! — Que ta patience est admirable ! Oh Dieu ! te verrai-je encore ? Pourrai-je encore te presser contre mon sein et t'ap-

peler mon amie la plus chère ! »

Les yeux de milady se portèrent sur Osmond ; elle le vit pâle, immobile. Elle prit sa main qui était couverte d'une sueur froide :

« Osmond ! Osmond , » s'écria-t-elle , « parlez , je vous en conjure ; que j'entende le son de votre voix ! — Ce silence me tue ! » —

Elle lui fit respirer des sels , et graces à ses soins , au bout de quelques minutes, il parvint à articuler faiblement ces mots :

« Laissez-moi , Milady ; je ne puis en votre présence montrer toute ma faiblesse ; laissez-moi , ou je vais expirer ! »

Elle jugea que la solitude était nécessaire à son jeune ami.

« Je vous reverrai ici après dîner, » lui dit-elle ; « mais de grace,

mon cher Osmond, rappelez votre énergie ; il vous reste encore une tâche pénible à remplir. Nos amis ignorent le sort de Suzanne : c'est à vous qu'il appartient de soutenir leur courage. »

Osmond ne put lui répondre que par un signe de tête. Lorsque milady fut sortie, les pleurs que la fierté retenait devant un témoin s'échappèrent sans contrainte. Il parcourut la chambre dans les angoisses de la douleur : il pressa le manuscrit contre son cœur, contre ses lèvres, et supplia le ciel qui l'avait fait tomber entre ses mains, de lui donner cette énergie qui devait être bientôt mise à l'épreuve.

Sa prière fut exaucée ; d'abondantes larmes succédèrent aux

tourmens affreux qui déchiraient son cœur, et il respira plus librement.

« Jamais, » s'écria-t-il d'un ton ferme, « jamais Osmond ne goûtera les douceurs du repos, qu'il n'ait rendu la liberté à Suzanne Hubert. Si elle est encore dans les murs de ce château, et que l'on m'empêche d'y pénétrer, je les détruirai de fond en comble. — Je la délivrerai, ou je m'ensevelirai sous leurs ruines! Si on l'en a éloignée, je voue à la mort tous les êtres qu'ils renferment, ou j'apprendrai dans quels lieux elle habite! »

Après le dîner, Osmond se retira, et bientôt milady vint le retrouver; alors, reprenant le manuscrit, elle continua ainsi : —

PREMIER BILLET.

« Depuis trois jours entiers, Julie, j'attends votre retour ; vous ne revenez pas, que dois je penser ? — Vous ne deviez être absente que pendant une heure, et vous n'avez point encore paru ! Mais ce n'est pas tout, Julie : — Un homme qui dit en avoir le droit, m'empêche de sortir de cette chambre. A-t-il reçu vos ordres pour cela ? — Vos ordres ! — Se pourrait-il ? — Non ; vous ne pouvez avoir donné un ordre aussi cruel ! — Je veux essayer de m'habituer à votre absence ; je supposerai qu'elle est causée par quelque circonstance extraordinaire. Mais cet homme m'a tourmentée, Julie ;

peut-être, cependant, pourra-t-il expliquer sa conduite; peut-être... Mais qu'importe? — Revenez, et j'oublierai tout! »

SECOND BILLET.

« Barbare Julie! Pourquoi m'avez-vous condamnée à une dure captivité? — Quel crime ai-je commis pour que vous me traitiez ainsi! — Ah! Julie, je ne suis pas coupable! — Rappelez-vous l'amitié qui nous unit dès notre enfance. — Nourries, élevées ensemble, — le même langage, les mêmes idées, les mêmes plaisirs, les mêmes peines cimentèrent notre union. — Le même père ne nous a-t-il pas instruites? Vous, sa nièce, ne lui étiez-vous pas

aussi chère que moi qui étais sa fille ? Ah ! trop aimée Julie ! Car vous étiez sa compagne, son amie, lorsque j'étais trop jeune encore pour goûter ce bonheur ! — Et maintenant, Julie. — Mais c'est assez ; dites-moi seulement comment j'ai pu vous offenser. »

TROISIÈME BILLET.

« Je suis bien malheureuse, Julie ! — Pour quelle cause inconnue dois-je sentir le poids de votre vengeance ? — N'y a-t-il pas de la cruauté à me cacher ma faute ? — Etait-ce pour me renfermer dans une prison, que vous m'avez amenée dans ce pays, loin de tous mes amis ? — Mon digne père, en vous léguant le droit de me sur-

veiller, vous autorisa-t-il à devenir mon geolier ? — Pourquoi donc vous arrogez-vous ce privilége ? — Lisez-vous mes lettres, ô Julie? — Si vous les lisiez, elles toucheraient votre cœur ; il ne fut pas toujours insensible ! »

QUATRIÈME BILLET.

« Julie, par votre inflexible cruauté, vous en viendrez au point de m'aliéner l'esprit ! Je ne demande point à vous voir — à respirer le même air que vous — à partager les plaisirs qui vous entourent ; je ne demande que la liberté dont je suis privée, dans l'enceinte de votre propre château ! — Julie, quelle que soit votre barbarie, cette pensée ne

blesse-t-elle pas votre orgueil? — Vous avez rendu vaines toutes les espérances dont vous m'aviez flattée dans ma jeunesse! — Ah! ne détruisez point celles d'un avenir plus heureux. Envoyez-moi dans cette demeure chérie où nous passâmes tant d'heureux jours; que je puisse y jouir tranquillement de ceux qui me restent: je ne vous interromprai plus; ah! laissez-moi seulement vivre et mourir en paix. »

CINQUIÈME BILLET.

« Mes larmes coulent sans relâche, Julie; elles arrosent mon papier; elles ont ému le cœur de mon gardien, et le vôtre y est insensible! Combien de mois d'en-

nui j'ai comptés depuis ma cruelle captivité ! — Combien dois-je en compter encore ? — J'ai repassé dans ma mémoire tous les événemens de ma vie, et je n'en puis trouver un seul qui ait mérité ce traitement barbare ! Mais j'ai jugé que vos soupçons seuls y avaient donné lieu. Vous craigniez que je ne rencontrasse... Je ne le nommerai pas, Julie ! — Hélas ! mon cœur vous est encore inconnu ! — Ce cœur peut se briser ; mais le déshonneur n'y trouvera jamais de place ! — Il était mon amant, Julie ! — Il est devenu votre époux ! Oh ! combien je l'aime encore !.... Que ce mot est faible en comparaison de ce que je sens ? — Je ne le nierai pas, Julie ! Pourquoi le nier ? — Cet aveu n'a rien dont

je doive rougir. Faites de moi ce qu'il vous plaira ; je vous pardonne. — Je vous pardonne tout ! — Je ne suis plus rien dans ce monde ! » —

« O ma mère ! votre cœur ne saigne-t-il pas en lisant les plaintes de cette infortunée si cruellement trahie ? — Hélas ! je vous interroge comme si vous pouviez me répondre !

« Quelle est cette Julie ? Vit-elle encore ? Peut-être tient-elle aussi votre Suzanne en son pouvoir. Julie ! — Je ne connais personne qui se nomme ainsi. Si c'était la comtesse della Castella ? — Quelle serait son intention ? — Je ne puis le deviner ; mais cette femme est sans cesse présente à ma pensée.

Cependant pourquoi attacher à son nom l'idée d'un si grand crime? Et comment aurais je excité sa vengeance? Mon cœur ne m'accuse de rien?

« Quelques-uns des billets sont tellement effacés, que je ne puis réunir les phrases. Je choisirai les plus lisibles. »

SIXIÈME BILLET.

« Julie, mon ame est en proie au désespoir ! J'aurais pu supporter tous les tourmens que votre cœur barbare m'eût infligés, excepté ce dernier le plus cruel de tous ! Osez-vous bien me dire que mon Osmond n'existe plus? — N'avez-vous pas craint que cette nouvelle me réduisît à la dé-

mence ? Julie, le poison a pénétré dans mes veines ! — Il bouillonne dans mon cœur ! — Julie, je serai libre ! — Je me précipiterai vers les lieux où repose mon Osmond ! — Mon Osmond ! Oui, Julie, il était à moi ! — J'arracherai la terre qui cache ses restes chéris, et je m'en couvrirai ! — Nous reposerons dans le même tombeau. — Un froid tombeau, Julie ! Pourra-t-il être froid ? — Non, mon sein brûlant saura bien l'échauffer ! »

SEPTIÈME BILLET.

« Osmond se présenta à moi la nuit dernière ; il m'ordonna de me préparer pour la cérémonie qui allait nous unir pour toujours !

Julie, gardez bien mon secret.— —Vîte, il attend ! — Où est ma robe nuptiale ? Nous allons au bal masqué. — Il est minuit ! — Pourquoi me demander quel déguisement j'ai choisi ? Je prendrai celui d'une Vierge du soleil. — Il convient à un cœur qu'Osmond seul possède ! — Il appelle ! — Ah ! quel est l'ennemi qui m'éloigne de celui que j'aime ? Elle emporte mes vêtemens ! — Elle va trouver mon bien-aimé ! — Ciel vengeur ! c'est Julie ! — Elle arrache mon Osmond d'entre mes bras ! — Elle le serre dans les siens ! Elle est sa femme ! Et moi, malheureuse ! que suis-je ! »

« Ma chère marquise, en traçant ces billets mon ame est anéantie !

— Osmond ! Quel était cet Osmond ? — Ce n'est pas.... — Je deviendrai aussi insensée que cette infortunée dont j'écris en ce moment les malheurs ! N'importe ; je continuerai. »

HUITIÈME BILLET.

« Pourquoi disiez-vous qu'il était parti ? — Julie vous êtes delaissée.....! — Voilà donc le fruit de votre fourberie ? Il m'aime toujours ! — Oh ! combien je suis chère à Osmond ! Voyez comme il épie mes regards ! — Sentez-vous comme sa main tremble dans la mienne ? — N'a-t-il pas juré d'être à moi ? — N'a-t-il pas fui Julie ? — Voyez comme ses yeux pénétrans sont fixés sur

moi!—Elle croit que je l'ai caché! Où? — Dans mon cœur, dit-elle. Oui! là, du moins, il est en sûreté! Elle s'efforce de l'en arracher! Mon sein est couvert de sang! — Ce sang sort de mon cœur. — Il se mêle à celui d'Osmond! mais Osmond s'est échappé. Comme elle est furieuse! — Elle menace de sa vengeance! Elle sera vengée; mais l'enfant sera sauvé. — Ils disent que mon père est mort. Julie l'a-t-elle tué? Pourquoi m'entraîne-t-elle loin de ma patrie? — Je ne connais pas cette Italie où l'on me conduit. Osmond a dit qu'il devait y aller. — Y est-il? — Eh bien! j'irai aussi. »

NEUVIÈME BILLET.

« Je sais tout. — Julie a gagné

la nourrice ; — elle doit étouffer l'enfant ! C'est cette nuit que le crime doit se commettre. — Assassiner l'enfant d'Osmond ! Non, Julie. — Je vous épargnerai cette atrocité, quand même ma vie devrait en répondre ! Comme la tempête mugit — le tonnerre gronde — les éclairs brillent ! N'importe, je brave tout. — Ce vêtement me convient. A qui est-il ? Je l'ignore. Je l'ai trouvé dans la salle. J'envelopperai l'enfant dans ce manteau, et je l'endormirai sur mon sein. — Dorment-ils tous ? Chut ! — Je marcherai doucement. — Pas un souffle ne me trahira. Peut-être rêvent-ils à mon entreprise ? J'ai cru que la nourrice avait fait un mouvement ! — Etait-ce Julie ? — Tout est paisible maintenant. Oh !

comme mon cœur est agité ! — Je crains que ses battemens ne réveillent cette innocente créature. — Elle dort. — Le sourire est sur ses lèvres ! L'assassiner ! — Oh ! qui en aurait le courage ? »

« Chère marquise, je respire à peine ! Pourquoi mon ame tremblante redoute-t-elle un événement incertain ? Ma main est posée sur le peu de pages qui restent, et mes doigts n'osent les soulever ! O ma mère ! je m'arrête un instant ! —

« Puissance éternelle et infinie ! que tes desseins sont sages ! Me voici à genoux, je me prosterne devant toi, et me soumets à tes volontés ! — Dispose à ton gré de celle à qui tu donnas l'être. Elle

attend tes décrets avec résignation.

« Lisez, ô ma mère ! — Lisez, adorez cette Providence, et admirez son infaillible pouvoir !

DIXIÈME BILLET.

« C'en est fait ! — Elise est en sûreté. Personne n'ira la chercher là. — Elle est dans la chaumière du bon Hubert. Je lui ai laissé la bourse et tout l'argent que je possédais. Il ne me demandait rien, cependant la bourse appartenait à Osmond — au père de cet enfant. N'est-elle pas le bien de sa fille ? Osmond me l'avait donnée. Personne ne la découvrira jamais. J'ai chargé Hubert de la cacher pour toujours. — Je lui ai dit que sa vie était exposée. Res-

pectable vieillard ! Il me fit approcher du feu. Oh ! comme la pluie m'avait pénétrée ! Je suis étonnée qu'il n'ait pas reconnu mon sexe ? — Sa sœur me prépara une chaise pour y reposer. — Pauvre petite enfant ! Comme mon cœur était oppressé en la quittant ! — Elle criait, je m'en souviens. — Je m'échappai par la fenêtre, dès qu'ils furent tous plongés dans le sommeil. Julie dormait aussi ? — Pouvait-elle goûter le repos, tandis que par ses ordres sa fille...? — Julie ne sait rien de tout ce que j'ai fait. — Ne dites pas mon secret ! J'ai réussi. Maintenant je vais me coucher et rêver — à Osmond. »

« O ma mère ! ma tendre mère !

quelle était cette créature angélique et malheureuse qui préserva les jours de Suzanne encore enfant. — Qui l'a arrachée à une mère barbare ? —Une mère ! Ciel miséricordieux, comment avez-vous accordé ce titre à celle qui abusait ainsi des devoirs sacrés qu'il impose? La mère de Suzanne ne s'est-elle donc fait connaître que par des crimes ? — Je ne puis la chérir, si elle existe encore — et, si elle est morte, sa mémoire ne peut cesser de m'être odieuse ? — Chère marquise, dans mon désespoir j'implore votre pitié ! Mon ame est abattue. Celle qui m'a donné le jour a pu concevoir l'idée d'un assassinat ! Et si le crime n'a pas été commis, en est-elle moins coupable ? — Mon cœur est dans

une agitation convulsive. — Mes tempes palpitent comme si ma tête était prête à se fendre. —Mon sang s'y porte par torrens, et semble menacer de l'égarer pour toujours. Puisse-t-il y parvenir! La folie serait un soulagement! — La mort serait un bonheur! —

« Ah! puissé-je découvrir l'endroit où reposent les cendres de... De qui, chère marquise? De cet ange qui déroba Suzanne à la vengeance d'une mère cruelle! Je m'élancerais vers elle comme vers mon refuge! — Je m'unirais à elle comme à mon soutien. — Je l'honorerais comme une Divinité! Pourquoi ne fut-elle pas la mère de Suzanne? Les larmes d'une fille eussent arrosé ses restes sacrés. — Les bénédictions d'une fille fussent

arrivées jusqu'à son ame puredans sa brillante demeure ! — Ah ! puissent-elles y parvenir ! O toi que je dois regarder comme ma véritable mère, élève jusqu'au trône de miséricorde les prières d'un cœur déchiré, et souviens-toi éternellement de sa reconnaissance ! —

« Quel était cet Osmond ? — Mon père ! — Chère marquise ! ce mot révéré ramène dans mon ame des sentimens plus doux, et lui rend toute sa tranquillité ! Il m'inspire des idées consolantes. Oui, tout me dit que ce père était digne de ma tendresse ! — Grand Dieu ! je te remercie ; tu as soulagé mon esprit égaré, et tu lui as rappelé ses devoirs envers toi ! Si tes faibles créatures pouvaient

réfléchir un seul instant à ta divine bonté, toutes leurs passions perdraient leur empire, et les épreuves que tu leur envoies porteraient avec elles leur consolation ! N'ai-je point frémi jadis en entendant ce nom qui remplit mon ame d'une douce joie? —. N'ai-je pas été glacée d'une secrète horreur, lorsque la pensée d'un père présentait à mon cœur abattu l'homme qui usurpait sur moi une odieuse autorité ? — Et la conviction que ce titre sacré appartient à un autre — et que ce père s'appelle Osmond, ne chasse-t-elle point de mon esprit une idée qui absorbait toutes mes facultés?

« Osmond ! Comme ce nom sonne agréablement, uni sur-tout au titre

chéri de.... Ah ! chère marquise, où m'entraîne mon imagination égarée ? Par un heureux assemblage, ce nom réunit les sentimens les plus tendres et les plus doux. Mais hélas ! n'est-il personne qui porte le nom d'Osmond, sans pouvoir se glorifier d'appartenir à cette noble famille ? Le voile qui me cache la vérité devient à chaque instant plus épais !

« Quel était le père d'Osmond Lussington ? — Je m'égare de nouveau dans les ténébreux détours de cet étonnant labyrinthe. — Son père pouvait-il être le mien ? Osmond Lussington, mon frère ! Ce rapport explique-t-il la vive affection dont mon ame est remplie pour lui ? Ce lien inconnu lui aurait-il donné tous les charmes

de l'amour; et les secrets battemens de mon cœur seraient-ils produits par la tendresse fraternelle? Ma mère, — car vous seule êtes ma mère, — cachez au fond de votre cœur la faiblesse de votre Suzanne. — Elle ose vous l'avouer maintenant. Combien j'aimais Osmond Lussington! — Combien je l'aime encore! — L'aimer! — N'est-il pas mon frère; et qui pourrait disputer à un frère les droits qu'il a sur mon cœur? — Mon mari lui-même peut-il en être jaloux? — Oriel est mon époux; et les sentimens qui m'attachent à lui, sont étrangers à Osmond. »

A ces mots, comme frappé de vertige, Osmond se leva de son siége avec violence.

« Son frère ! » s'écria t-il ; « ne dites pas cela ! Non, j'en jure par le Dieu tout-puissant qui m'a créé, plutôt périr dans les fers, plutôt expirer dans les plus cruelles tortures, que de croire un seul instant que Suzanne Hubert est ma sœur ! — O Dieu ! livrez mon cœur aux tourmens des furies, mais ne permettez pas que cette passion qui fait ses délices, qui seule lui fit connaître son existence, soit produite par une sœur ! — Une sœur ! — Si mon ame pouvait acquérir cette horrible certitude, j'en atteste celui qui l'a formée, Osmond renoncerait, à l'instant même, au nom de frère et à la vie ! — Ne m'aime-t-elle pas ? » s'écria-t-il d'un ton passionné et en joignant les mains ;

« ne l'a-t-elle point avoué ? — Avoué à la mère de son époux ! Chère et révérée Suzanne ! cet aveu porte avec lui des charmes que je n'échangerais pas contre le trône de l'univers entier ! Ce cœur chéri m'appartenait ; oui, je le vois : la reconnaissance donna sa main à Oriel — l'amour donna son cœur à Osmond ; celui d'Osmond sera toujours à toi, ô Suzanne ! — Ne dites donc plus qu'elle est ma sœur. — Qu'elle soit toute autre chose — tout, excepté cela ? — Comme épouse, sa personne est sacrée ! mais laissez-moi vivre dans la délicieuse croyance que je suis aimé de Suzanne. »

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Milady put le rappeler à lui-même ; elle y parvint enfin en

employant des argumens assez forts pour détruire ceux de Suzanne. Il se rassit pour écouter la suite du manuscrit que la duchesse reprit au onzième billet.

ONZIÈME BILLET.

« Comme nous voyageons ! — Les chevaux semblent avoir des ailes ! Où allons-nous ? Julie parle de Florence. On dit qu'elle y est mariée. A-t-elle deux époux ? — Non, le premier est mort ! — Osmond ! — Je ne sais où elle l'a épousé ! — J'ai fait cette question-là mille fois ; pourquoi refuse-t-elle de me le dire ? Elle ignore le sort de son enfant. — Elle le croit mort aussi : oui, elle a l'air de sourire à cette idée ! Moi, je

ne souris plus. — Je suis contente du départ de Michello ; il était dur à mon égard. Je lui avais demandé de me laisser sortir de ces froids appartemens : il m'avait refusée. — Julie l'avait chargé de me garder. — Pauvre Annette, comme elle pleurait ! J'aime Annette ; elle me déroba aux yeux de Julie, lorsque celle-ci vint pour mettre le comble à ses forfaits. Que prétendait-elle faire ? je l'ignore. — Pourquoi cachait-elle un poignard dans son sein ? Ah ! elle sait que l'enfant vit encore ! Qui le lui a dit ? — Ce n'est pas moi, j'en suis sûre ! Comment l'a-t-elle donc appris? »

DOUZIÈME BILLET.

« Qui a ouvert la porte de ma prison ? — Est-ce Annette ? Elle

m'a dit que Julie était partie, et qu'en son absence j'étais libre! — Libre de parcourir cet immense bâtiment. Annette! — Qui est-elle? — Une domestique de Julie! — Comme elle est bonne pour moi! — Qu'elle est douce — qu'elle est caressante! — Elle a dit à Julie que j'étais malade. — Malade! Pourquoi a-t elle dit cela? — N'importe, elle ne reviendra plus. — Annette me dit ordinairement où elle est allée. Combien je me trouve heureuse depuis le départ de Julie! — J'entends la voix d'Annette! Pauvre femme! Comme elle est vieille et affaiblie, depuis que je vins ici pour la première fois! Quelle tristesse s'empare de moi! Je suis anéantie! — Annette, chère Annette, secourez-moi! »

TREIZIÈME BILLET.

« Où suis-je ? — Je sors d'un long rêve de malheurs, et je ne reconnais plus les objets qui m'environnent ! Je me souviens d'un seul, c'est d'Annette. Mais comme elle est changée ! Hélas ! comme je suis changée moi-même ! — Je me suis regardée dans la glace, et je ne me rappelle plus mes propres traits ! — Oh ! combien d'années de douleur se sont écoulées ? Ma tête me semble étrangement dérangée ! Quelle en peut être la cause ? — Je le demanderai à Julie. — Elle me le dira. — Julie ! Non, j'aime mieux interroger Annette. »

FIN DU SECOND VOLUME.

547822

N